

Janhus



ROMAN

AGULLANA Christian

1999

Merci à Judith BOUCHE pour sa collaboration
matérielle efficace

Janhus

I

Georges Malpas rangea son auto sur le grand parking. Derrière cette place s'offrait un paysage à perte de vue. Le ciel bleu, légèrement nuageux, donnait une atmosphère de rêve au panorama. A l'opposé courait, sur une petite colline, tout un vieux village aux maisons entassées. Elle n'était tout simplement que le sommet de la montagne qu'il avait gravie depuis un bon quart d'heure.

L'air n'était ni trop chaud, ni trop froid. Une petite brise soufflait, comme bien souvent dans tout site dégagé et en altitude.

La première chose qui surprit Georges fut l'apparition d'un garde municipal. Tout vêtu de noir avec une veste à pans retournés et à doublure rouge, il arborait fièrement un bicorne. Le tout faisait très fin de XIXème et la belle panoplie se complétait d'un grand sabre dans un fourreau foncé.

L'agent de service d'ordre faisait la causette avec les clients de la terrasse d'un café, à grand renfort de gestes. L'accent méridional très marqué augmentait encore l'effet de passé. Ça sentait la Provence, la

Janhus

douceur de vivre, le plaisir de flâner, des sensations que Georges pensait disparues.

Le touriste se dirigea vers la première rue qui s'ouvrait devant lui, une montée très pentue. A ce moment, deux autres gardes, tout aussi étrangement habillés, arrivèrent. Ils parlaient en riant de parcmètres et de pollution. Georges les croisa sans qu'ils lui prêtent attention. Il avait marqué un arrêt et, en se retournant, il découvrit que la terrasse du café était bordée d'une longue rambarde métallique. Le léger surplomb, d'où il dominait, suffit à lui démontrer le grand vide qui se trouvait derrière. Janhus était vraiment construit au sommet d'une haute falaise.

Georges décida de faire un crochet pour admirer le paysage. Il se tint à la rambarde pour scruter l'horizon, puis détailler la vue en dessous. Toutes les roches de la région ressemblaient aux pierres rouges du massif de l'Esterel. D'ailleurs, il se situait peut-être dedans!

Juste en face, de l'autre côté du grand précipice à ses pieds, une magnifique paroi abrupte se découpait finement. Elle devait faire un kilomètre de large sur la moitié de hauteur. Très escarpée, elle présentait des saillies particulièrement agressives, un vrai paradis pour des grimpeurs émérites.

A contempler la beauté de ce qui s'offrait à ses yeux, il en conclut que les anciens avaient construit le village simplement pour se délecter de cette vue

impressionnante. L'idée qu'en fait, c'était surtout la présence d'une source sur place qui avait principalement guidé ce choix, ne l'effleura même pas.

"Revenons à nos moutons", pensa Georges. Il retourna à la rue qui, comme toutes les autres, montait vers le sommet de la colline. Une église monumentale de style roman dominait ce monde sans âge. Tout d'abord, il fut surpris par l'étroitesse de ces voies de communication et par le manque de clarté qui y régnait. Il se dit que la première était pour se protéger du vent et la deuxième pour se protéger des grosses canicules de l'été.

Mais il y avait encore mieux. Le long des murs descendaient, en pente douce, des petits caniveaux en escaliers construits avec des tuiles retournées. Ils reliaient les gouttières des toitures des maisons à l'égout central sous ses pieds, récupérant au passage les eaux usées des habitations. Curieux système! Sans doute y avait-t-il un collecteur général et une grosse citerne d'eau, quelque part sous ses pieds. Décidément, rien n'était comme ailleurs à Janhus. Il aurait pu tout aussi bien être au Mexique ou au Pérou.

Aucun doute, nulle automobile ou voiture à cheval n'aurait pu emprunter ces rues. Aucun fil électrique ou de téléphone ne venait ternir la particularité des lieux. Il se demanda pourquoi Sandrine avait choisi un endroit aussi étrange pour lui donner rendez-vous. D'ailleurs le message qu'il avait

reçu était tout aussi étrange : "Rejoins-moi. C'est une question de vie ou de mort. Je t'aime". Sans cela, il ne se serait même pas donné la peine de se déplacer.

En repensant à son amie, une bouffée de sentiments remonta en lui. Il se rappela les moments de bonheur pleinement vécus, la poitrine ferme et agressive, la douceur de la peau et le soyeux des cheveux. Et puis elle lui manquait tant! Mais c'était Sandrine, un jour de miel, le lendemain d'épines, tantôt si proche, tantôt si loin... .

Il y avait quelques jours, elle avait dû absolument partir, quitter Paris au plus vite, sans véritable raison. Lors d'une séance personnelle de spiritisme, son "ange gardien", qu'elle contactait trop souvent au gout de son petit ami, lui avait vivement conseillé ce départ. Mais Georges n'en savait pas plus et il n'aurait servi à rien d'insister pour la dissuader. Le seul avantage à fréquenter une fille pareille, c'est qu'il n'avait pas le temps de prendre des habitudes. La vie était faite de surprises, bonnes ou mauvaises. Finalement, c'est ce qui lui allait le mieux.

Sans trop de difficultés, il parvint à la bonne adresse. Bien sûr, le nom de Sandrine n'apparaissait nulle part. Il ouvrit doucement la porte principale puis, d'instinct, tapa au premier appartement sur sa gauche. Presque immédiatement, une femme un peu âgée lui répondit. Pas de Sandrine en ces lieux. Il demanda s'il y avait une concierge ou une personne qui pourrait être

mieux informée. Mais la dame se vexa. Elle était née au village, c'était sa maison, et elle connaissait parfaitement tous les locataires. Donc, pas d'issue possible. Georges pria poliment la dame de l'excuser, puis repartit.

- Ça commence bien, pensa-t-il. Faire neuf cents kilomètres pour découvrir une mauvaise adresse.

Il flâna dans les rues à la recherche d'une solution. Pourquoi Sandrine n'avait-elle pas donné les bons renseignements? Où était-elle? Il ne comprenait pas. Ah ça non, on ne risquait pas de s'ennuyer avec elle.

Une idée lui vint. Il demanda à un passant, un vieillard sec comme une momie, où se trouvait la Poste. Muni du renseignement, il se dirigea rapidement vers l'établissement. L'intérieur baignait dans une clarté incertaine ; il ne vit qu'un seul guichet. Normal pour un petit village. L'employée de service semblait assez jeune, vingt cinq ans au plus, une brune très méditerranéenne, au langage aussi pittoresque que celui du garde municipal. Il attendit son tour derrière un monsieur bedonnant qui venait toucher sa retraite et parler des malheurs de son caniche. Ah! la campagne.

Heureusement, il n'y avait personne derrière lui lorsqu'il se présenta.

- Voilà, excusez-moi de vous déranger, mais j'ai un renseignement particulier à vous demander.

- Si c'est gratuit, je sais pas, plaisanta la jeune femme.

- Voici un courrier que j'ai reçu et qui vient d'ici.

- Oui, et alors?

- L'adresse mentionnée n'est pas bonne. Peut-être mon amie s'est-elle trompée de rue ou de numéro?

- Voyons.

Elle avait pris l'enveloppe dans ses mains et lisait tout en réfléchissant.

- Vous êtes parisien? s'enquit-elle.

- Oui, pourquoi?

- Parce qu'à cette période-ci on n'en voit pas souvent. Elle est comment votre amie?

Georges avait du mal à interpréter ses paroles, avec cette manie des gens du sud d'accentuer les "e". Il analysa les propos, puis finit par comprendre la question.

- Elle a à peu près votre âge...

- Et combien me donnez-vous? l'interrompit l'employée d'un air malicieux.

- Je ne sais pas moi, vingt-quatre?

Il la dévisagea plus en détail et, l'espace d'un instant, il lui sembla qu'elle le provoquait. Il remarqua à ce moment l'échancrure exagérée de la blouse et le joli paysage qu'offrait la flatteuse poitrine de la fille.

- Vingt-trois. Pas loin, hein?

- Bon, si on revenait à mon affaire.

- Si on peut plus blaguer, maintenant...

Janhus

- Ecoutez, madame ou mademoiselle, j'apprécie agréablement vos charmes. Mais je suis malheureusement préoccupé.

- Décontractez-vous, je vais vous aider. Votre amie est blonde, cheveux mi-longs, avec des boucles au bout, et des yeux d'un bleu si perçant qu'elle ferait pâmer un régiment de parachutistes?

- Eh bien... oui, répondit Georges en souriant, amusé. Comment le savez-vous?

- Vé, peuchère, votre amie, elle se remarque facilement. En plus, elle aime bien parler, comme moi. Et puis, avec cet accent pointu, on est obligé de se faire repérer à Janhus.

- Alors?

- Alors, c'est facile. Quand elle vous a adressé ce courrier, et je me rappelle que c'est moi qui ai pris la lettre, elle croyait louer une chambre à madame Torterin. Et puis, elle a trouvé ça trop cher. Je lui ai indiqué un gîte rural à deux kilomètres d'ici, beaucoup plus sympa pour respirer de l'air pur, et plus dans ses moyens.

- Super, et après?

- Après, je suppose qu'elle y est allée. Je n'ai pas vérifié.

- Bien sûr, suis-je bête. Vous a-t-elle parue anxieuse ou agitée?

- Certainement pas. Je crois que nous n'aurions eu aucun mal à sympathiser. Le courant passait bien, et j'espère la revoir.

- Moi aussi. Pourriez-vous me donner l'adresse?

- Qui me dit que vous êtes bien monsieur Georges Malpas?

- Je pense que mon permis de conduire, que voici, devrait suffire.

-... Mais, vous avez la barbe sur la photo! Vous n'avez rien d'autre?

- Ma carte d'identité, répondit l'homme qui commençait à s'impatienter.

- Ah là, vous n'avez ni la barbe, ni la moustache que vous portez aujourd'hui!

- Bon, et alors. Vous ne vous faites jamais teindre les cheveux, vous?

- Pas souvent. J'ai essayé blonde : c'était pas terrible.

- Vous êtes bien comme ça, rétorqua notre ami qui préféra jouer son jeu en espérant gagner un peu de temps.

- Merci, c'est gentil, se trémoussa la fille.

- Mais sincère. Alors?...

- Je vous marque tout ça sur un bout de papier.

- Enfin, soupira-t-il doucement sans se faire entendre. Comment vous remercier?

- Vé, facile. Vous m'offrez un pot à ma sortie de bureau, vers dix-huit heures.

Janhus

- Rien que ça? s'étonna-t-il.

- C'est trop?

- Non, Ça ira.

- Et puis nous pourrons faire plus ample connaissance.

- Vu comme ça, comment refuser! A dix-huit heures?

- D'accord, s'enthousiasma la postière.

- A tout à l'heure et merci.

Georges quitta le bureau, songeur. Il s'était engagé sans vraiment réfléchir, sans savoir s'il serait seulement là à cette heure précise. Des cris, derrière lui, le firent se retourner. L'employée de la poste accourait vers lui, une lettre à la main. Elle le rejoignit, essoufflée.

- J'ai failli oublier. Elle a laissé ce mot, pour vous.

Elle lui tendit la missive, non affranchie.

- Merci, c'est gentil. Combien vous dois-je?

- Ça doit être marqué dessus... Bof, vous avez l'air sympa, laissez tomber.

- Mais si, voyons.

- Non. C'est pas un problème. A tout à l'heure.

Elle repartit au galop, inquiète d'avoir abandonné son guichet. Décidément, ce jour réservait bien des surprises. Et ça n'allait pas en rester là.

Comme il allait ouvrir le courrier, des clameurs le tirèrent de son attention : "Regardez, vé... ". Il pointa le nez vers le ciel et le spectacle qui s'offrit le laissa coi.

Des petits appareils volants défilaient à la queue leu leu, par groupes d'environ vingt objets. Ils ressemblaient à des balles de revolver, à des capsules spatiales. Mais ils se déplaçaient de champ, l'ogive vers le haut et mesuraient environ un mètre cinquante. Les engins étaient blancs, avec des inscriptions dessus qu'on n'avait pas le temps de lire. Le dôme affichait un bleu soutenu et uniforme.

Des vagues d'une vingtaine se déplaçaient vers une direction précise. Ils avançaient en ondulant, avec des petites descentes suivies de petites montées. Les premiers passèrent largement au-dessus des maisons. Mais au fur et à mesure, leur altitude baissait, tant et si bien que les derniers parurent emprunter la rue. Chaque groupe se succédait à environ une minute. Ils volaient probablement autour de deux cents kilomètres à l'heure. Ce ballet dura presque une demi-heure et engendra de nombreux commentaires.

Comme tous les spectateurs, Georges n'en revenait pas. Qu'est-ce que c'était? Des OVNI? Ou peut-être un nouveau modèle d'engin aérien, mais alors vraiment nouveau.

Malpas retrouva ses esprits. Il se décida enfin à ouvrir la lettre. Les premiers mots qu'il lut lui sautèrent aux yeux :

- Ils arrivent, ils sont là!

Il se pressa de parcourir le texte complet. C'était hallucinant, invraisemblable. Mais, hélas, ce qu'il venait de voir certifiait l'exactitude des propos. Sandrine avait été prévenue par son "ange gardien" que des extraterrestres arrivaient et qu'ils allaient mettre la terre entière à feu et à sang. Toutes les grandes villes allaient disparaître. De plus, l'ange gardien indiquait que les envahisseurs disposaient de matériel sophistiqué. Ils décèleraient toute présence animale et ils détruiraient immédiatement tout humain repéré. De toute façon, personne ne devait en réchapper.

Il se demanda s'il ne rêvait pas et se prit même à douter de la vision du passage des engins extraterrestres. Sa première réflexion l'inquiéta beaucoup. De petits vaisseaux à si faible altitude étaient effectivement indétectables pour les radars. Ses craintes se renforcèrent.

Il écouta un moment les propos autour de lui. Les gens polémiquaient comme s'ils revenaient d'un match de football ou d'un cinéma. Cela lui parut absurde. Il se déconnecta de la réalité et de son entourage.

II

Georges se redresse doucement sur le lit. Il craint de réveiller Jacqueline qui somnole à côté de lui. Ah, sacrée fille et sacrée journée.

Il la regarde avec tendresse. Elle est allongée nue, sur le ventre, et il ne peut que l'admirer. Sa chevelure foncée est taillée d'un genre de coupe en bol. La racine des cheveux fait une pointe, accentuant la délicatesse de la nuque. Ses épaules sont à peine carrées et peu larges, particulièrement féminines. Sa poitrine, assez généreuse, se laisse deviner, écrasée sous le torse. Les hanches se dessinent avec volupté, le galbe des cuisses n'a d'égal que la rondeur superbe des fesses. Les jambes s'étirent finement, et la beauté transparaît jusqu'aux orteils. Elle est magnifique pense l'homme. Et puis cette façon d'être...

Après avoir lu la lettre, il s'était rendu à l'adresse indiquée par la postière. Mais la porte était close. Comme il ne savait pas où aller et que faire, il avait repris le chemin de Janhus. Il n'avait rien trouvé de mieux que de se rendre à son rendez-vous de dix-huit heures.

Et Jacqueline était arrivée, sans sa blouse de service, enveloppée dans un tailleur noir, de tissus léger, aguichante à souhait. Lui, c'était plutôt un timide. Mais il s'était senti de suite à l'aise avec elle. Ils avaient d'abord avalé une mousse dans le café près du précipice. Tout en bavardant, il en avait profité pour admirer un exceptionnel couché de soleil sur ce paysage féérique.

Il se disait inconsciemment que si c'était son dernier jour, il avait de la chance. Au début, il n'avait prêté qu'une oreille distraite aux propos de la charmante brune. Elle possédait, il est vrai, un parlé assez abondant et chantant. Toutes les banalités habituelles y étaient passées, son boulot, sa hiérarchie, ses collègues, son ministère, le gouvernement, le racisme,... De temps à autre, il lâchait un "oui" ou un "non", parfois un "c'est certain".

Mais plus il l'écoutait, plus il la trouvait attendrissante. Cette spontanéité naïve de raconter sa vie à un inconnu l'impressionnait. Il comprenait pourtant qu'avec son physique et sa façon toute particulière de mettre ses charmes en valeur, la liste des "auditeurs" devait être longue. Au moins, sa réflexion se détournait un peu du sujet dramatique de la lettre de Sandrine. Il se disait aussi qu'elle n'avait sans doute pas beaucoup d'occasions de rencontrer un parisien svelte et blond au physique agréable.

Vers vingt heures, comme le soir tombait, elle posa la bonne question :

- Vous savez où manger? s'enquit-elle.

- Pas vraiment, répondit-il. Il doit bien y avoir un restaurant dans les parages?

- A cette époque de l'année, je ne pense pas, dit-elle. Le café fait snack le midi, mais pas le soir.

- Alors, je vais mourir de faim, conclut-il en souriant.

Il avait complètement oublié ce détail matériel. Et le problème de l'hébergement risquait de se poser. Elle le lut dans ses yeux.

- Ça vous dirait de manger une pizza chez moi? demanda-t-elle maternelle

- Pourquoi pas. D'ailleurs, je n'ai pas vraiment le choix.

- Si. Vous avez une petite ville à vingt-cinq kilomètres d'ici, en repartant vers l'autoroute. Mais ça serait sympa d'accepter.

- N'avez vous pas un homme ou des enfants qui vous attendent?

- Non, pas encore, s'exaspéra-t-elle.

- Et je parie que ce n'est pas faute d'avoir essayé? plaisanta-t-il.

- Ça, c'est bien vrai, rétorqua-t-elle sans y voir de malice. Et vous?

- Vous savez tout. Je n'ai pas réussi à retrouver la femme de ma vie. Alors...

Janhus

- Vous la connaissez depuis longtemps, vous vivez ensemble?

- Là, ça devient indiscret, franchement, répondit-il en continuant de s'amuser.

- Allez! s'impacienta-t-elle joyeusement.

- Vous êtes sympa, vous m'invitez à manger, alors je suis obligé de répondre, lâcha-t-il. J'essaie de vivre avec Sandrine depuis deux ans, et ça fait trois ans que je la connais. Mais c'est très irrégulier.

Jacqueline semblait prêter une véritable attention à ce qu'il disait. Il aurait pu lui raconter n'importe quoi, mais il prit le parti de rester sincère. Tout en bavardant, ils avaient atteint la petite maison de village, à un étage, qu'elle habitait en plein cœur de la vieille ville. Elle paraissait pittoresque. L'intérieur de l'habitation reflétait cette particularité traditionnelle de Janhus, très rustique. Mais le mobilier s'affichait résolument moderne.

Georges s'amusa de la voir enfileur un tablier et préparer le repas, notamment la fabrication de la pâte et l'utilisation du rouleau à pâtisserie. Elle papotait de nouveau, tout en travaillant. Il se servit des renseignements qu'elle lui donnait afin de mettre la table. Il ne voulait pas être en reste. C'était vraiment agréable d'être avec cette fille inconnue. Et puis, il trouverait bien le temps de retrouver sa compagne imprévisible.

Janhus

Arrivés au dessert et après une bonne bouteille de vin rosé, ils réussirent enfin à se tutoyer. Ils se retrouvèrent bientôt assis côte à côte dans un canapé, un verre de digestif à la main. Il choisit ce moment pour lui parler de ses problèmes.

- Jackie, sais-tu pourquoi je me trouve à Janhus? demanda-t-il en la coupant dans une phrase sans importance.

- Je crois, tu es venu chercher ton amie. Non?

- Plutôt la retrouver. Mais sais-tu ce qui l'a amenée ici?

- Non. Nous avons bien bavardé, au bureau, mais pas de cela.

- Vois-tu, Sandrine est une fille assez particulière. Elle essaie souvent de contacter des esprits, en supposant qu'ils existent. Elle prétend qu'elle possède un ange gardien, et qu'il peut communiquer avec elle.

- Ça n'existe pas, interjecta la très matérielle Jacqueline.

- Eh bien, jusqu'à aujourd'hui, je n'y croyais pas trop non plus.

- Qu'est-il arrivé d'extraordinaire, aujourd'hui?

- Tu n'es pas au courant? s'étonna-t-il.

- Au courant de quoi?

- Personne ne t'a parlé des OVNI qui ont traversé le village, cet après-midi?

- Si, bien sûr. Ça devait être des engins militaires d'un nouveau modèle. D'ailleurs, certains témoins

affirment avoir reconnu l'insigne américain, dessus. Sans doute les USA testent-ils de nouveaux modèles au camp de Canjuers ?

- J'aimerais bien que ce soit vrai, mais je pressens de mauvaises choses.

- Ah bon, quel genre?

- Il faut que tu lises la lettre de Sandrine. Après, nous reparlerons.

Il tendit la missive à la fille, qui la dévora rapidement des yeux. Elle s'exclama et ne la trouva pas crédible. Elle le rassura en lui disant qu'il n'y avait rien de vraisemblable là-dedans. Même si elle ne parvint pas à le convaincre, elle réussit à le détendre un peu.

Peut-être à cause de ce sujet plus sérieux, ils s'étaient vraiment rapprochés l'un de l'autre. Sans y faire attention, il avait posé sa main droite sur la cuisse gauche de la fille. C'était absolument sans intention, juste un geste familier et amical. Mais ce corps s'était mis doucement à vibrer, sensible à ce contact. Ils avaient arrêté de parler, puis s'étaient fixés dans le blanc des yeux. Un long baiser passionné avait suivi. Il avait délicatement passé sa main derrière la frêle nuque.

Et puis tout s'était enchaîné, dans un mélange de désir et d'alcool. Ils occupaient maintenant un grand lit, au premier étage, après un long et enrichissant débat amoureux. Un homme ressent toujours un peu de

frustration de savoir qu'il est le dernier d'une longue liste, mais la qualité des ébats le consola superbement.

Georges regarde la montre qu'il a posée sur le sol, au milieu des vêtements épars. Il est deux heures du matin. Il se sent épuisé de cette relation intense. Mais lui ne trouve pas le sommeil. Cette intuition continue de le harceler. Il va se passer quelque chose, Ça tourne à l'obsession.

Tandis qu'il caresse délicatement une jolie fesse bien charnue, il croit percevoir des bruits insolites au dehors. Pas tranquille, il finit par se lever. Il enfile rapidement son jean, chausse ses bottillons et descend dans la rue. Jacqueline dort comme un ange.

Il lui semble percevoir des flashes, des bruits de grésillements. Alors il se met à courir vers la place et dévale les ruelles. A un moment, il n'a que le temps de se jeter sous un porche pour éviter un de ces éclairs. Il relève la tête sans se faire voir et examine le ciel. Horreur...

Un des vaisseaux qu'il a vu dans l'après-midi est en train de planer au-dessus des maisons. Il brille de partout. Il projette un faisceau qui semble transpercer les murs. Les corps des humains finissent par apparaître en vert. Un rayon très intense descend sur la silhouette, suivi d'un grésillement. Et les corps semblent se désagréger. C'est horrible. Le temps que Georges réalise, et l'engin détruit un couple et deux enfants dans la maison voisine.

Un instant pris de panique et de vomissements, Malpas remarque d'autres éclairs dans les rues proches. Les vaisseaux ont attaqué le village par le bas et remontent méthodiquement vers le sommet de la colline. Impossible de prévenir quiconque sans se faire repérer, impossible de rejoindre le parking pour fuir! Georges profite alors d'une petite interruption et se précipite au grand galop vers la maison de sa nouvelle amie. Il n'ose crier, de peur de se faire remarquer.

La pente est sévère, mais il se force à tenir un bon rythme. Il court le long des murs, espérant que les avancées de toit le masquent aux yeux des exterminateurs. Il s'engouffre dans l'habitation, escalade les marches quatre à quatre. D'une main, il saisit le bras de la jeune fille endormie, de l'autre il attrape sa chemise. Chaque seconde compte. Ils s'apprêtent à descendre au rez-de-chaussée lorsque la femme, agacée d'être tirée comme un vulgaire sac, reprend ses esprits et se met sur les jambes.

- Qu'est-ce qu'il se passe, mais qu'est-ce qu'il se passe? lâche-t-elle furieuse d'avoir été si brutalement réveillée.

- Mets la chemise, cours, et suis-moi! ordonne-t-il pour simple réponse.

Dès qu'ils se retrouvent dehors, Jackie comprend le danger et emboîte le pas à Georges malgré ses pieds nus. Ils n'ont pas d'autre solution que de se diriger vers l'église, en haut du village. Ils y parviennent

rapidement. Ils jugent vite qu'il ne faudra pas longtemps aux OVNI pour les rejoindre. La jeune fille est au comble de l'excitation, lui essaie de rester lucide. Et une intuition lui vient, saugrenue, mais il ne sait pas si elle sera bonne ou mauvaise.

- Y a-t-il un cimetière, ici? s'enquit-il.

- De l'autre côté de l'église, répond la femme.

- O K, on y va.

- Qu'est-ce que tu veux faire?

Ils courent déjà le long du grand bâtiment.

- Sais-tu s'il y a eu des morts, dernièrement? demande-t-il.

- Un cette semaine, je crois, et un la semaine dernière.

- Sais-tu où se trouvent les tombes?

- Je dois pouvoir trouver, avec les noms. Et puis il doit y avoir plus de fleurs qu'aux autres... Mais que veux-tu faire?

- Pas le temps de t'expliquer. Au boulot, il n'y a pas une seconde à perdre.

Ils parviennent très rapidement à l'une d'entre elles. Du regard, Georges cherche un endroit qui pourrait contenir des outils. Il aperçoit heureusement la cabane du fossoyeur. Il s'y précipite, et fait éclater la porte d'un grand coup de pied. Il s'empare d'un pied de biche qu'il tend à Jacqueline, il prend une massette et un burin. Pendant ce temps, la fille regarde plus bas, vers le village. Elle ne peut que constater le balai

macabre des OVNI se poursuivant inexorablement. Dans quelques minutes, ils arriveront. Elle remarque aussi un engin énorme et ovoïde, qui émet une clarté jaunâtre. Il semble diriger les manœuvres. Beaucoup plus loin, d'autres éclairs illuminent les alentours, prouvant que les villages voisins n'échappent pas au carnage.

Georges prend un court instant pour regarder tout cela, en suivant la direction que lui indique Jacqueline du bras. Il attaque aussitôt la dalle du premier caveau qu'ils ont trouvé, où repose un frais disparu.

- Mais Georges, ça ne sert à rien! interjecte Jacqueline. Ils voient à travers les murs.

Il finit cependant de déceler le panneau de pierre, sans répondre. Puis il se jette sur le couvercle du cercueil.

- Il faut se mettre dans la bière, sous le mort! explique Malpas le front et le torse dégoulinant de sueur.

- Mais c'est horrible, constate Jacqueline.

- Je ne vois rien d'autre à essayer, conclut-il. Ne perdons pas de temps. Pendant que j'ouvre celui-là, prends ce qu'il faut et commence à ouvrir l'autre tombe.

Elle faillit lui répondre qu'elle ne s'en sent pas capable. Mais l'instinct de survie prend le dessus et elle s'exécute sur le champ.

Lorsque le dessus du cercueil cède enfin, une odeur atroce se dégage, irrespirable. Mais ils n'ont pas

le choix. Il court rejoindre la jeune fille, qui n'a pas encore réussi à ouvrir le deuxième caveau. Il vérifie que nul n'a détecté leur présence. Il oblige Jackie à pénétrer dans le premier tombeau, malgré les senteurs suffocantes. Il déchire une partie du bas de la chemise, alors que son amie ne possède que ça pour se vêtir. Il en tire deux bandeaux qu'il attache autour de la tête de chacun, devant la bouche.

Il saisit alors le corps raide, le soulève. Il fait allonger la fille dans le cercueil. Il met ensuite le cadavre au dessus d'elle. Heureusement, ce devait être un cancéreux, le défunt ne pèse pas lourd. Enfin, il repose le couvercle sur la bière, en laissant une petite circulation d'air. Il fait de même en repositionnant la dalle d'entrée. Il court répéter les mêmes gestes au deuxième caveau.

Trois minutes ne sont pas passées lorsqu'une petite lueur perce à travers les interstices, l'informant de l'arrivée des exterminateurs. Le macchabée qu'il utilise pèse beaucoup plus que l'autre. Le corps sent encore plus la charogne, en état de décomposition davantage avancée. En plus, il a du repositionner la dalle avant de se mettre dans le cercueil. Il se demande où il a puisé toutes ces ressources pour parvenir à ses fins.

Son idée, est-elle bonne, seulement? Il en doute vraiment. Peut-être ont-ils fait tout ça pour rien? Enfin, ils auront essayé.

Il a du mal à respirer. Il sent comme des crissements dans le corps du mort. Ce doit être des vers qui grouillent. Quelle horreur. L'attente semble ne jamais finir. La petite lueur persiste plusieurs minutes, comme si les engins volants vérifient que nul n'a pu échapper.

Soudain, il sent une chaleur intense. Une clarté verte inonde le caveau. C'est à peine croyable. Les OVNI détectent même les cadavres humains. Dans quelques secondes, Georges va mourir. Mais il pense à sa nouvelle amie. Il aurait préféré être avec elle. Un calme extraordinaire règne en lui. Sa respiration s'est instinctivement bloquée dès l'apparition du rayon vert. Il se demande si Dieu existe, mais il ne ressent aucune peur.

Hourra! La lumière mortelle vient de s'éteindre. La lueur persiste néanmoins. Il reprend son souffle, en essayant de ne pas faire de bruit. Quelle difficulté, et le cadavre semble peser une tonne. L'air se fait rare. Il lui semble même que des asticots se baladent sur son torse nu. Il frise l'évanouissement. Il se demande comment ça se passe pour Jacqueline. Pris dans ses pensées, il remarque à retardement que la faible lumière disparaît complètement.

Mais dès qu'il s'en aperçoit, il pousse le couvercle du cercueil avec force. Puis il le retient, pour ne pas qu'il fasse trop de bruit en touchant le sol, dans sa chute. Ensuite, il se dégage du corps pourri et fait

tomber la vermine perdue dans les poils de sa poitrine. Le plus doucement possible, il repousse la dalle d'accès. Elle lui glisse des mains et bascule bruyamment par terre. Il se mord les lèvres pour ne pas jurer. Mais rien ne répond.

Il risque une tête au dehors. Il craint un instant que les objets surveillent toujours le lieu, mais éteints... Non, ils sont partis. Il se dégage complètement, tout en restant accroupi. Il scrute les environs, sans rien remarquer d'anormal. Sans se relever, il court à l'autre caveau qu'il s'empresse d'ouvrir. Il pousse le dessus du cercueil avec anxiété.

Hélas, Jacqueline ne réagit pas. Elle semble sans vie. Pourtant, les exterminateurs ne l'ont pas détruite. Elle n'a donc pas été détectée, elle non plus. Alors, il ne peut s'agir que d'une asphyxie. Il l'évacue rapidement de la tombe. Comme il ne sent pas son poult battre, il attaque aussitôt un bouche à bouche et un massage cardiaque. Au début, il a du mal à se rappeler la procédure, mais elle lui revient vite. Il lui insuffle d'abord deux grosses gorgées d'air, en lui pinçant le nez. N'obtenant pas de réaction, il se positionne sur le côté de la fille, tend ses bras, croise les doigts, vise le bon emplacement sur la poitrine et commence quinze pulsions. Et l'alternance des deux méthodes se poursuit. Les premiers efforts ne provoquent pas de réaction. Il s'acharne néanmoins.

Pendant qu'il œuvre à la survie de son amie, il réalise qu'elle est restée plus longtemps que lui dans le cercueil, malgré une fraîcheur plus récente du corps qui la recouvrait. Peut-être n'avait-il pas laissé un passage suffisant pour l'air. Sa culpabilité le motive à poursuivre sa tâche.

Enfin il sent une réaction. En collant son oreille sur la belle poitrine, il entend le cœur fonctionner. Ça y est, elle respire. Quel soulagement. Il lui donne quelques gifles pour essayer de la tirer de l'inconscience. Elle ouvre enfin les yeux et découvre le visage de Georges, illuminé par la joie. Ils s'embrassent désespérément.

III

Jacqueline rampe doucement vers la sortie. A l'approche de l'air libre, elle redouble de précaution. Timidement, elle passe la tête au dehors. Tout semble normal, les oiseaux chantent, le soleil brille. George s'est réveillé lui-aussi. Il observe sa compagne avec amusement. Il sourit d'avoir vu la petite paire de fesse se tortiller pendant l'avance de la jeune femme.

- Alors? se renseigne-t-il.

- Je ne vois rien d'anormal, répond-elle. Qu'est-ce qu'on fait?

- Il y a quelqu'un?

- Non, personne.

- Pas étonnant, songe-t-il. Bon, réfléchissons bien. Il faudrait être sûr que les OVNI sont bien partis.

- Si on montait au clocher de l'église? propose Jacqueline.

- Bonne idée. Mais elle doit être fermée.

- Après ce qu'on a fait cette nuit, ce n'est pas une vulgaire porte en bois qui va nous arrêter.

- Oui, mais il faut rester discrets. Ils ne doivent pas soupçonner notre présence.

- Quand même, cette idée de cadavre. Où es-tu allé chercher ça, on se le demande? Quelle horreur, je sens encore le macchabée.

- Veux-tu des asticots, pour le petit déjeuner? Grillés ou en sauce?

- Ça te plairait de me voir vomir, hein? Petit salopard.

- N'empêche, ce sont les morts qui nous ont sauvé la vie. Et ça continue.

- Tu crois que je vais passer encore une nuit à moitié à poil, dans le vide sanitaire d'un caveau?

- Si, hélas. C'est notre seule chance de survie. C'est le dernier endroit où ils chercheront des survivants.

Il a rampé jusqu'à elle et lui réchauffe les cuisses. Puis il lui fait un gros câlin destiné à lui redonner le moral.

- Sans toi, je serai morte moi-aussi, réfléchit-elle en parlant. Et dire que je te prenais pour un jobastre.

- Bon, assez bavardé! Au travail.

Il sort du trou. Il se dirige à quatre pattes vers les outils, en se cachant derrière les tombes. Un rapide coup d'œil lui permet de repérer la petite porte du presbytère. Deux coups de masse suffisent à la faire céder. Il pénètre prudemment à l'intérieur, après avoir fait signe à la postière de le rejoindre.

La poussière et la saleté recouvrent le lieu. Aucun curailon ne demeure plus ici depuis longtemps. Ils se

fraient un chemin à travers les toiles d'araignées. Ils découvrent enfin la porte de communication avec le lieu de culte. Ils doivent aussi la défoncer, ainsi que celle qui mène au clocher, fermée à clé elle-aussi.

L'escalier de bois grince et craque. Mais il tient. Ils parviennent au sommet et se baissent, par prudence. Ils se redressent dans les angles, en épousant le mur. Ils observent par les fenêtres. Tout semble normal, à un détail près. Pas une auto en mouvement, pas l'ombre d'une silhouette humaine. Ils sont seuls, indésirablement seuls. Ça leur donne des frissons. Mais peut-être est-ce l'air frais du matin, avec leur tenue vestimentaire pour le moins réduite.

Un chapelet d'engins passe soudain au-dessus d'eux, à grande vitesse. Les deux se fondent instantanément avec la pierre. Ils aperçoivent enfin, entre deux collines, un grand vaisseau ovoïde sur lequel le soleil se reflète. Il stagne, immobile, à l'aplomb d'un village voisin, un peu plus bas, dans la vallée. Quelques capsules blanches et bleues virevoltent autour, comme les abeilles à proximité d'une ruche.

Le couple n'ose même plus parler. Ils étudient avec minutie le fantastique panorama qui s'offre à leurs yeux depuis ce promontoire élevé. Finalement, Georges fait signe de descendre. Arrivés dans l'église, ils se risquent enfin à s'exprimer.

- Elles sont encore là, ces saloperies, s'exclame le garçon. Il va falloir jouer serré.

- Qu'est-ce qu'on va faire? s'interroge la fille.

- Je ne sais pas, répond George en regardant d'un œil désabusé un christ sur la croix. Tout cela a-t-il un sens?

Ils décident de tenter une visite jusqu'à la maison de Jacqueline. Comme des commandos en action, ils se faufilent le long des rues. L'heure tardive du massacre leur évite, par chance, le spectacle désolant de tous les corps réduits en poussière. Personne ne traînait dehors. Ils entendent néanmoins des aboiements et des miaulements. Les animaux semblent avoir échappé à la tuerie. Ils s'engouffrent dans l'entrée et ferment à clé derrière eux. Ça ne sert à rien, mais ça rassure. Ils montent au premier. La fille montre au garçon un vasistas qui permet de voir une partie du ciel.

Pendant qu'il fait le gué, elle prend une douche rapide. Elle s'habille ensuite correctement, d'un jean et d'une chemise blanche avec de petits carreaux roses. Pas de tenue kaki dans sa garde robe. Elle attrape un sac à dos où elle met diverses affaires et vêtements.

- Drôle de camping, pense-t-elle en souriant.

Pour terminer, elle prend un autre sac et le remplit du maximum de nourriture qu'elle trouve.

- Tu peux venir, Georges, je vais te remplacer.

Ils échangent les rôles. Mais les affaires de l'homme sont restées dans l'automobile. Il se contente

de récupérer sa chemise puante et déchirée. Il profite du lavage pour la nettoyer en même temps que lui, se peigne, et se rase avec... le nécessaire de Jacqueline pour les jambes.

Il descend au rez-de-chaussée et décroche le téléphone, sans conviction. A sa grande surprise, la tonalité lui répond. Il numérote les chiffres d'un ami à Paris. Personne ne décroche. Il essaie d'appeler les pompiers. Une jolie voix lui indique qu'il doit patienter en attendant son interlocuteur. Ça n'en finit pas. Il s'agit d'un serveur vocal. Ils tentent de joindre la police, puis les dérangements. Des paroles échantillonnées sont la seule réponse. Il n'y a plus rien, partout.

Ils allument la télé. Certaines chaînes fonctionnent, comme si de rien n'était. Ce sont sans doute des émissions programmées. Ils ne trouvent pas de journal télévisé, ni de météo.

Dégoûté, Georges sort dans la rue et redescend vers la place. Sa voiture est bien là, intacte, avec d'autres. Mais le parking est vraiment à découvert, aucun arbre pour se protéger des regards. Il prend quand même la résolution de tenter sa chance. Comme il va s'élancer, une main le retient, une autre lui désigne plusieurs points brillants dans le ciel. Ce n'est pas une bonne idée... Georges et Jacqueline remontent à contrecœur vers la maison. L'angoisse les étreint.

Ils essaient de dresser l'inventaire de tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Puis ils matérialisent une

liste. Ça représente pas mal d'affaires. Malpas aurait bien dévalisé l'épicerie, dont les packs de bière. Mais tout est fermé. Les effractions inévitables pour s'introduire n'importe où risqueraient d'attirer l'attention des "piles rondes" qui patrouillent. Il renonce à son projet.

Après trois trajets prudents, ils se retrouvent dans leur tanière, sous l'un des plus grands caveaux du cimetière. Chacun essaie de masquer son chagrin et sa tristesse. Tout espoir n'est pas encore perdu. D'autres régions, d'autres pays ou continents ont peut-être survécu. L'un d'entre eux pourrait même être à l'origine de ce drame. Ils ne peuvent pas se trouver les seuls à avoir survécu.

Ils mangent un bout, sans pain frais bien sûr. Puis ils essaient de tromper l'ennui. Ils font l'amour deux fois, mélange de sentiments et de fuite morale. Puis ils s'endorment, en attendant la nuit.

IV

Georges vérifia l'heure deux fois, à sa montre bracelet. Il trouvait étrange que leur tanière ne perçoive que si peu la clarté du jour. Ils avaient polémique sur leur nouvelle situation tard dans la nuit. Après réflexion, ils relevaient quand même des bons points, certes peu nombreux. Plus besoin d'argent, des boites de conserves à profusion, et il ne serait plus nécessaire de travailler. Par contre, ils se retrouvaient deux, dans un environnement plus qu'hostile. Ils ne savaient même pas s'ils se supporteraient sans trop de problème, un mariage forcé en somme.

Ils s'étaient déjà disputés car Jacqueline ne comprenait pas pourquoi ils n'étaient pas restés tout simplement dans la maison. Ils auraient bénéficié de l'eau, de l'électricité et des toilettes. Ils n'auraient pas été plus en vue qu'au cimetière. Georges avait répondu "qu'il ne le sentait pas". Cette réponse ne pouvait satisfaire la postière. Aussi, elle avait convenu de regagner son foyer dès le lendemain.

Georges rampa jusqu'à l'entrée du vide sanitaire. Elle laissait passer le jour, mais ne mesurait plus que

vingt centimètres de haut. Un énorme rocher interdisait la sortie.

- Qu'est-ce que c'est que ça, encore? grommela l'homme.

- Que se passe-t-il? demanda la jeune femme en se réveillant.

- Je ne comprends pas, c'est bouché.

Elle rattacha le pantalon, qu'elle avait défait pour la nuit. Puis elle se hissa jusqu'à lui. Ils n'imaginaient pas d'où venait ce bloc de pierre.

- Il ne manquerait plus qu'on soit enfermé, s'exclama Jacqueline, très déçue.

- Non, non. Ne t'inquiète pas, la rassura-t-il. J'ai laissé les outils ici. Ça devrait suffire pour sortir, même si l'huile de coude sera nécessaire. Pourtant, je ne crois pas qu'ils nous aient découverts. Nous ne serions plus de ce monde, à l'heure qu'il est. Mais d'où vient ce rocher?

Jackie examinait la chose. Elle fit remarquer à son compagnon certains détails troublants. La couleur de la pierre n'apparaissait pas uniforme. Des traînées rouges se distinguaient dans le gris, parfois du noir. Elle tâta la matière du bout des doigts et finit par comprendre.

- Regarde, s'exclama-t-elle, c'est un mur fondu. Là, tu vois des tuiles fondues elles-aussi. Et ça, c'est du bois calciné.

- Incroyable.

- Et pourtant...

Il essaya de passer la tête par l'ouverture, sans y parvenir. Mais il put constater que le paysage semblait découvert.

- Ça alors, l'église a disparu! s'écria-t-il.

- Mais non, elle est là, devant nous, fondue, expliqua-t-elle.

Elle avait raison. Lui se dit qu'ils avaient bien fait de ne pas revenir dans la maison.

Il leur fallu trois heures d'un travail harassant afin d'agrandir suffisamment l'ouverture pour sortir. Puis ils ne restèrent que quelques instants au-dehors, le temps de se rendre compte que la presque totalité du village avait fondue elle-aussi. Ils épanchèrent aussi leurs besoins naturels.

Quelques maisons se dressaient encore. Les exterminateurs n'avaient probablement pas fini, ils risquaient de revenir. Si les tombes subissaient le même sort, il valait mieux déménager le plus rapidement possible. Mais de jour, impossible. Il ne restait plus rien pour se cacher. La partie du village déjà " travaillée " ressemblait à présent au site tel qu'il devait être avant les aménagements humains. Il ne manquait plus qu'un peu de végétation pour rendre les lieux complètement sauvages.

Nul doute qu'ils ne devaient pas moisir là. Une nouvelle dispute survint. Ils ne pouvaient pas tout emporter pour s'enfuir. Un tri parmi les objets

s'imposait donc. Mais le strict nécessaire du monsieur ne ressemblait pas à celui de la dame. Après plus d'une heure de discussions, ils conclurent que chacun prendrait dans son sac ce qui lui paraissait le plus important. La fille prit le sac à dos, plus facile à transporter, tandis que le garçon prépara le sac utilisé pour les provisions jusqu'à présent. Ainsi, personne ne savait le contenu des affaires de l'autre. Aucun des deux ne laissa cependant de nourriture.

Dès que la nuit noire fut tombée, ils se mirent en route. Les OVNI n'étaient heureusement pas revenus entre-temps. Au départ, Georges se retourna et s'effondra de rire au spectacle de sa compagne. Elle portait le sac de randonnée, un duvet sous un bras, et essayait de maintenir une mallette, une sacoche et deux bouteilles plastiques pleines d'eau sous l'autre. Il se suffisait amplement de trimballer son sac en ayant passé les bras dans les anses, d'un autre duvet et d'un pack de boisson. Il se força à ne pas faire de remarque. Au bout de quelques centaines de mètres, elle jeta d'elle-même la mallette, qui comprenait son nécessaire de toilette et de maquillage, et la sacoche, contenant des vêtements, dans un trou profond.

Tout en marchant silencieusement, profitant d'une petite clarté fournie par la lune, ils surveillaient le ciel. Ils redescendaient vers la vallée. Toutes les voies goudronnées avaient fondues et ne ressemblaient plus guère à des routes. Ils prenaient au plus court, coupant

les nombreux virages Ils utilisaient les arbustes pour se dissimuler. La végétation, elle, ne paraissait pas avoir subi de mauvais traitement.

Un impératif les guidait : trouver un point d'eau, avec un endroit à l'abri des regards pour séjourner. Georges ne connaissait pas la région, Jacqueline que les environs immédiats du village. Ils se dirigèrent néanmoins vers une forêt, au creux d'une vallée voisine.

Vers le milieu de la nuit, ils se précipitèrent dans un bosquet. Un chapelet de "piles électriques" passa rapidement au-dessus d'eux. Quelques instants plus tard, des lueurs étranges indiquèrent que les engins finissaient de raser Janhus. Ils n'osèrent imaginer ce qui leur serait arrivé s'ils étaient restés là-bas.

Des bruits bizarres et des cris d'animaux emplissaient la nuit. Des oiseaux nocturnes et des chauves-souris croisaient parfois leur chemin. La nature semblait fêter sa libération du joug assassin des hommes.

Ils réussirent à atteindre le bois de pins, juste avant la levée du jour. Ils confectionnèrent un abri avec des branchages, et s'y installèrent pour dormir. Ils auraient pu veiller à tour de rôle, mais ils ne le jugèrent pas utile. S'ils étaient découverts, de toute façon, ce serait la mort.

Quelques sangliers trop curieux vinrent perturber leur sommeil. L'air, bien plus chaud que durant la nuit, ne facilitait pas un repos réparateur.

- S'il faut se terrer comme les rats, maintenant! maugréa Jackie.

La proximité du danger les avait divertis du drame qu'ils vivaient. Ils avaient tout perdu, les parents, les amis, tous avaient dû périr. Ils se retrouvaient seuls, et ils allaient devoir réapprendre les coutumes des hommes préhistoriques. Le moindre pépin suffirait hélas à faire disparaître l'un des deux, voire les deux. Le parisien se voulait optimiste, la postière n'appréhendait pas l'avenir avec sérénité. Pas droit à l'erreur, question de vie ou de mort.

V

L'obscurité leur parut satisfaisante. Ils s'étaient forcés à avaler une boîte de choucroute froide, histoire de calmer leur estomac affamé. A travers les branches de leur abri, ils avaient essayé de détailler les environs immédiats. Ils devaient se donner une direction pour la prochaine marche.

Ils avaient très mal dormi, ils se posaient bien trop de question. Bien sûr, il pouvait y avoir d'autres survivants. L'instinct de Georges le convainquait du contraire. Deux ou trois fois, ils avaient vu passer une forme ovale très lumineuse au-dessus d'eux. Les animaux risquaient en plus de leur créer des contraintes supplémentaires.

Plus de douche, plus de brossage de dents, les nécessités hygiéniques allaient se réduire au strict minimum. Le couple moderne le ressentait cruellement. Au début de leur deuxième nuit de fuite, ils avaient déjà consommé deux bouteilles d'eau. Ils ne tiendraient pas plus de deux ou trois jours, avec la quantité emportée. Et pire, les produits agricoles avaient contaminé la grande majorité des sources de la région.

Janhus

Ils ne possédaient aucun instrument de mesure ou d'analyse, pour déterminer la qualité de l'eau. Jacqueline ne pouvait qu'utiliser l'instinct précieux de son compagnon.

Dés le début, ils décidèrent de descendre la vallée. Ils allaient passer, ainsi, au bas de la falaise que surplombait Janhus.

- J'ai encore mal aux pieds d'hier, grogna Jacqueline. Si j'avais fait le service de distribution du courrier, j'aurais été plus entraînée à marcher. Mais je ne faisais que du guichet et un peu de tri de départ.

- Tu ne fais pas de sport? s'étonna l'homme.

- Euh, plutôt de la moto.

- Tu as une moto? demanda Georges, la curiosité aiguisée, en oubliant pour un instant leur situation.

- Bof, une 125 cm³ trail seulement. J'aime bien me balader jusqu'à la mer, l'été, de temps en temps. Et puis, c'est plus facile pour se garer, enfin, c'était. Ça fait drôle de penser qu'on a tout perdu en si peu de temps.

- Il nous reste le principal, affirma l'homme, la vie!

- Probablement pas pour longtemps, songea la jeune femme. Nous pouvons être découverts à tout moment. Nous pouvons tomber malades, ou avoir un accident. Nous pouvons nous faire attaquer par des bêtes sauvages. Et si nous échappons à tout ça, il ne nous restera plus qu'à mourir de faim...

- Je me demande bien pourquoi tu me suis, conclut-il. Si je ne gardais pas l'espoir de survivre, je te ferais l'amour jusqu'à ce que mort s'en suive.

- Si je continue, ajouta-t-elle en souriant, c'est parce que je viens de trouver un beau mec. Et je compte bien en profiter au maximum. Ça ne m'empêche pas de penser que nos chances de survivre semblent absolument nulles. D'après les légendes, les rescapés du continent disparu, Mu, n'ont dû leur salut qu'à s'être mangés entre eux jusqu'à ce que les plus dégourdis parviennent à trouver d'autres moyens de subsistance. Si tu me manges, tu n'auras pas de descendance. Et je ne pourrai me nourrir de toi qu'après que tu m'aies fait beaucoup de gosses. Donc, arrivée à ce stade, ce sera devenu inutile.

- Tu possèdes un humour grinçant, fit remarquer le futur condamné. Je dois bien reconnaître qu'il faudrait un miracle pour que nous parvenions à trouver comment subvenir à nos besoins et à nous reproduire suffisamment.

- Dis donc, tu ne me prendrais pas pour une vache laitière, par hasard? s'indigna la postière.

- Je dirai plutôt que je te trouve assez belle pour avoir envie de te faire vingt-cinq enfants.

- Mais tu ne sais pas, le coupa Jacqueline soudain sérieuse, que dans ma famille, nous avons de petits bassins. Nous somme presque tous nés par césarienne.

Il se pourrait que je ne survive pas à mon premier accouchement.

- Alors, lâcha Georges fataliste, nous serons le contraire d'Adam et Eve, c'est à dire le dernier couple humain.

- Vé, tu as entendu ce bruit? s'exclama-t-elle.

Georges dénicha une branche morte, à l'aspect néanmoins solide. Il s'attendait à voir surgir un vieux sanglier solitaire. Au lieu de cela, il se retrouva nez à nez avec un chien-loup agressif, qui les guettait du haut d'un rocher. Malgré la nuit, leurs regards s'accrochèrent. L'homme se força à fixer l'animal dans les yeux, sans laisser transparaître sa peur. Il comprenait que ce genre d'animaux domestiques, qui ne survivaient que grâce aux humains, allait forcément revenir à l'état sauvage. Mangé ou être mangé : cela résumait la situation de tous dans ce nouveau monde, comme aux premiers temps. Georges n'avait d'autre solution que de le tuer. D'autres prédateurs se chargeraient de débarrasser les lieux de ce cadavre. Le chien savait lui-aussi qu'il devait vaincre ou mourir. Il prit le parti d'attaquer le premier.

Les crocs prirent la direction de la gorge de l'homme. Mais ils se plantèrent dans du bois mort. Le temps que le chien se ressaisisse et il reçut un coup qui lui brisa les vertèbres cervicales. Ou l'homme maniait bien le bâton, ou la chance lui souriait. Le chien gisait au sol, paralysé mais conscient.

Georges adorait les chiens, surtout les spécimens monumentaux comme celui-là. Et ses gestes meurtriers lui coûtaient beaucoup. Jacqueline lui fit remarquer qu'il devait, hélas, achever sa victime. Il en avait les larmes aux yeux. Alors, la femme lui prit le bâton des mains et frappa de toutes ses forces sur le crâne du canidé. Elle obtint le résultat escompté.

- Dis donc, s'exaspéra-t-elle, si tu veux devenir un homme sauvage, il va te falloir beaucoup plus de courage que ça.

- Je ne suis qu'un pauvre parisien, loin de sa ville, ironisa-t-il. D'habitude, je ne frappe que les mécanismes d'entrée du métro.

- L'essentiel, c'est qu'on soit entiers, commenta-t-elle.

- Nous n'aurons pas toujours autant de chance, conclut-il.

Ils avaient repris leur avance, tout en parlant. Les jambes de Malpas chancelaient encore de frayeur. Bientôt des jappements et des grognements agressifs leur apprirent que des animaux s'occupaient déjà de recycler le cadavre.

- Si j'avais perdu, réfléchit Georges, c'est moi qu'ils seraient en train de dévorer.

- Tais-toi, demanda la fille, tu me donnes des frissons. Et puis, je t'interdis de me laisser seule.

- Il faut être réaliste, marmonna le garçon. Nous ne devons pas nous poser de question, avoir d'état

d'âme. Aujourd'hui, on vit, et demain n'existe pas encore. C'est tout. Pas de projet, pas de philosophie. C'est peut-être pour ça que les animaux sont différents de nous. Ils n'imaginent pas le futur. A partir de maintenant, seul le présent existe. O K?

- O K!

Le jeune homme sourit involontairement, car il connaissait la signification réelle de O K qui veut dire, en fait, en anglais : zéro killed (mort), le contraire de leur situation.

La marche nocturne reprit. La nuit baignait dans un tapage inquiétant. Dans quelques minutes, la mort les surprendrait peut-être. Il valait mieux ne pas y penser. L'homme avait raison.

Quelques heures plus tard, sans rencontre fâcheuse mais après plusieurs arrêts prudents, un clapotis attira leur attention. Ils se dirigèrent vers le bruit. Ils découvrirent, dans la pénombre, une source au débit abondant. La saison déjà avancée pouvait laisser espérer un écoulement permanent. Il restait à savoir son taux de pollution.

Ce ruisseau naissait entre des rochers, au pied d'une immense falaise. La végétation apparaissait plus clairsemée, probablement à cause de la fréquentation habituelle d'animaux sauvages. Ça pouvait être encourageant pour la qualité de la boisson. Ils pouvaient même se trouver à l'aplomb de Janhus.

Un petit abri sous roche, non loin de là, leur offrit son hospitalité. Le lendemain matin, ils découvrirent qu'il s'agissait, en fait, de l'entrée d'une petite grotte. L'exploration, sans lumière, qu'ils effectuèrent, leur permit de constater qu'elle s'enfonçait relativement loin. Le départ formait une espèce de demi-sphère, creusée au pied de la grande falaise par la force du courant de l'ancien lit d'une rivière. La pierre se composait toujours du même rouge, habituel à la région. Après un petit goulot de moins d'un mètre de diamètre, une belle salle arrondie s'ouvrait. Le sol se composait d'un mélange de sable rouge, originaire de la roche, et d'un limon terreux. Une semi-obscurité régnait, en ces lieux, lorsque l'astre du jour brillait. A l'autre bout, le sol s'élevait. Presque à tâtons, ils se dirigèrent sur deux colonnes de calcite qui encadrait une fente vers les entrailles de la montagne.

Contrairement à l'entrée sèche, l'eau dégoulinait çà et là dans cette partie. Elle s'écoulait non pas vers l'extérieur, mais vers l'intérieur du boyau. Avec mille précautions, ils progressèrent dans l'obscurité la plus totale. L'étroitesse du passage permit une découverte sûre, au début. Les pieds et les mains, mis prudemment en avant, trouvaient rapidement un contact. Ils avançaient bien sûr très lentement. Ensuite le couple comprit que les parois se dérobaient, et que la pente descendante s'accroissait nettement.

En se retournant, ils distinguèrent l'ouverture d'accès qui se découpait avec peine dans l'obscurité, telle une petite île sur cet océan de néant. Ils décidèrent de n'explorer que la partie qui leur autorisait un contact visuel avec cette entrée. Un bruit de petite chute d'eau animait le silence de la grotte.

Ils finirent par se faire une idée assez précise de l'endroit. En se positionnant de dos par rapport à l'issue, une sorte de petit plateau, en hauteur, se plaçait sur la gauche, relativement au sec. Au centre et sur la droite, le sol descendait rapidement, mélange de glaise et de roches humides. A n'en pas douter, le ruisseau qui coulait au dehors s'épanouissait déjà dedans. Il devait même se trouver un petit étang souterrain, peu profond, né d'un barrage naturel formé de roches. Les mains ne découvrirent que peu d'aspérité, cette matière géologique n'étant pas propice à la formation de concrétions importantes. Les deux compères n'en restèrent à sonder le fond du petit lac que jusqu'au niveau des genoux. L'élément liquide paraissait d'ailleurs assez frais. Ils retournèrent à la première salle, surpris de trouver quelques chauves-souris pendues au plafond.

- Eh bien, c'est pas si mal, ici! s'exclama Jacqueline.

- Ouais, c'est une chance, confirma Georges. Si la source est potable, ce sera même le top.

- Il serait raisonnable d'en faire notre nouvelle demeure, tu ne crois pas? demanda la fille en observant le regard de son compagnon.

- Probablement. Il y a de l'eau. L'accès est étroit, donc facile à défendre. Nous possédons même une issue de secours. Nous serons à l'abri des animaux et des visions des piles tueuses. En vérité, nous venons de découvrir l'endroit idéal pour nous, du moins pour l'instant. A propos de l'eau, nous allons commencer par en boire de moins en moins des bouteilles, et de plus en plus de la source. Nous serons vite fixés. Si nous sommes pris de vomissements ou de selles trop liquides, il faudra chercher une autre solution.

Malgré qu'ils n'aient dormi que deux heures depuis la découverte nocturne du lieu, ils se risquèrent avec précaution au dehors. Ils ramassèrent un maximum de feuilles et d'herbes. Ils essayèrent de ne pas laisser trop de traces de dégradation, la sécurité d'abord.

Avec leur récolte, ils confectionnèrent une litière. Ils l'installèrent près d'une paroi, vers le fond de la salle, à un endroit très plat. La clarté du jour ne leur parvenait pas directement, là. Après avoir écrasé deux ou trois araignées qui occupaient déjà la place, ils s'apprêtèrent à prendre un repos bien mérité.

Allongé près de la jeune femme, à moitié dévêtue, Georges ne trouve pas rapidement le sommeil. Cet endroit apporte une véritable sécurité, le stress pèse

moins lourd dans sa poitrine. Il se surprend à faire mille projets alors que, quelques heures auparavant, il s'attendait à mourir à chaque instant. Ah que c'est bon de pouvoir se décontracter.

La chaleur ambiante dans la tanière le satisfait, elle se situe bien en dessous de celle du dehors pendant la journée. A cause, ou grâce à cela, la demoiselle n'a conservé que sa culotte et sa chemise. Le couple s'est allongé sur un des deux duvets, ils ont plié l'autre sous leurs têtes pour s'en servir de polochon.

Pendant qu'il médite, le regard du garçon se fixe sur le jeune corps, à côté de lui, profondément endormi. Les boutons de la chemise sont défaits, les bords du vêtement pendent. Un sein se découpe presque entièrement dans la faible clarté. Cette semi-obscurité donne encore plus de relief au spectacle de cette fille qui repose innocemment. "Dieu qu'elle est belle!" pense l'homme en cessant ses méditations. Il la détaille point par point et s'émerveille. Il se sent amoureux, très amoureux.

Mis en couple par des événements exceptionnels, il aurait pu tomber avec n'importe qui ; ça n'aurait pas été forcément facile. Mais il apprécie beaucoup Jackie. Elle est magnifique, amusante, c'est un vrai plaisir de la côtoyer. Quelle chance. Il se sent un autre homme.

Il n'y tient plus. Il commence à la caresser avec douceur. Il la tire gentiment de sa torpeur. Puis ils profitent charnellement de leur nouvel havre de paix.

VI

Un grognement retentit dans l'air cotonneux du petit matin.

- Ça y est! pense Jacqueline, finissant de sortir du sommeil.

Elle se glisse hors du duvet, puis s'habille dans le noir. Lorsqu'elle est prête, elle se dirige vers la sortie de la grotte. Sans se presser, elle traverse la grande salle. Le froid agressif du dehors commence à se faire sentir.

Ah qu'ils avaient été bêtes! Dans leur fuite estivale, ils n'avaient pas songé que l'hiver viendrait rapidement. Le strict nécessaire d'alors ne correspond plus à celui de maintenant. Il gèle déjà depuis deux nuits. A présent, ils ne peuvent que s'adapter.

La femme sort dans la vive clarté d'un soleil matinal, très lumineux. Le maquis, tout autour, baigne dans des limbes de brume. Elle se regarde, en remontant des pieds au buste. Six mois plutôt, elle n'aurait pu imaginer ça. Les baskets, qu'elle avait adoptés pour fuir, commencent à montrer des signes de faiblesse, et les socquettes paraissent un peu légères

pour des températures aussi basses. Les deux genoux de son jean sont déchirés, comme les fesses, et elle n'a rien pour les recoudre. Pour les regards indiscrets, elle ne craint rien, mais pour l'air glacial... Encore heureux qu'elle puisse laver les vêtements de temps en temps. Elle sent la ceinture du pantalon défaits. Elle ne fait rien pour y remédier, c'est trop tard. Son ventre arrondi ne le lui permet plus.

Quatre mois plutôt, elle a pris une décision. D'abord, ses plaquettes de pilules ne dureraient pas longtemps. Ensuite, elle ne voyait pas comment résister au charme du tarzan parisien. Le risque qu'elle avait pris n'était plutôt qu'une conséquence. Le sort déciderait du reste.

Elle serre sur elle la peau de sanglier qui la protège du froid. Elle cherche son homme du regard. Elle le trouve à l'endroit prévu, près de la fosse qui sert de piège.

- Et encore un! s'écrie triomphalement Georges en voyant arriver son amie.

Le sanglier, qu'il vient d'assommer, gît au fond du grand trou dans le sol. La capture est simple : ils ont creusé une fosse profonde qu'ils recouvrent de branchages. Comme ils ont placé le piège sur une piste fréquentée qui mène au point d'eau, ils trouvent le gibier facilement.

Bien sûr, ils n'auraient pu s'organiser ainsi sans la disparition des OVNI, qu'ils n'ont plus aperçus depuis

cinq mois. Deux mois auparavant, ils ont même osé partir en randonnée jusqu'au bord de la mer. Ils y ont récupéré du sel pour la conservation de la viande. Un jour pour l'aller, un jour de récolte dans un ancien marais salant, et un jour de retour à transporter des sacs de cuir pleins ont été nécessaires.

Le plus dur reste à faire. Georges saute dans la fosse, muni d'un couteau. Il égorge l'animal avant qu'il ne se réveille. Le sang chaud coule pour se mêler à la terre déjà imprégnée du liquide rouge des prises précédentes. Comme le sanglier est énorme, il leur est impossible de le tirer de là. L'homme commence alors à le découper directement dans le trou. Il fait passer les pièces de viande à sa compagne. Elle les pose ensuite sur un gros rocher plat, bien au soleil.

Au début de cette pratique, les chiens les avaient attaqués. Les humains s'étaient défendus si féroceement qu'à présent, les canidés préféraient se cacher en lisière de sous-bois et attendre de pouvoir manger les restes non utilisés.

Seul Wolf avait réussi à gagner la sympathie du couple. Ce berger allemand, d'un peu plus d'un an, était devenu le gardien des lieux. Autant il se montrait affectueux avec ses nouveaux maîtres, autant il affichait une méchanceté sans pareille pour ses congénères. Ce trio dangereux avait gagné le droit de vivre sur ce territoire. Nul n'y pénétrait sans autorisation implicite.

Le chien observe tantôt le couple au travail, tantôt la petite meute dans le sous-bois en montrant les crocs. De temps à autre, Georges lui lance un morceau qu'il se dépêche d'avalier en remuant la queue, comme pour remercier.

- Ça fera une peau de plus, commente la postière. Si tu arrives à faire de fines bandes de cuir, je devrais réussir à en tirer un ou deux pantalons. Avec les grands froids qui arrivent, ils seront plus chauds que nos jeans déchirés.

- Pour sûr, confirma l'homme tout en s'acharnant à découper une patte.

- Avec la prochaine, je commence à prévoir le nécessaire pour le pitchoun, envisagea la future maman.

Le parisien s'apprête à lui demander ce qu'est un "pitchoun", mais s'en souvient aussitôt. Ah, ce parler des gens du sud... Et leurs enfants, quel accent auront-ils? Il sourit tout en continuant sa besogne. L'hiver présente l'avantage, par rapport à la saison chaude, de l'absence des mouches qui viennent perturber ses gestes.

Prenant une petite pause, il regarde la date sur sa montre. Puis il appelle sa bien-aimée.

- Jackie, tu ne sais pas?
- Quoi? demande la femme.
- Dans un mois, c'est Noël!

Il est fier de sa découverte, le bougre. Dans son euphorie, il réalise tardivement la réaction de sa compagne. Un peu surpris, il voit des larmes naître dans les beaux yeux sombres féminins. Cette annonce, d'habitude signe de joie, a fait remonter un flot de souvenir dans l'esprit de Jacqueline. Un immense chagrin a étreint sa gorge, la tristesse est née subitement. Leur mémoire s'interdisait certaines réflexions, d'ordinaire.

Peiné, Georges sort de la fosse. Il vient serrer dans ses bras, maintenant puissants, l'élue de son cœur. Il la réconforte. Il ne fait pas attention à ses mains couvertes de sang qui tâchent tout ce qu'elles touchent. Mais ça rend un petit sourire à la jeune femme.

Quelques heures plus tard, ils savourent les meilleurs morceaux de l'animal, près d'un bon feu de bois. Wolf rogne un os encore charnu, assis à leurs pieds.

VII

De petits coups de pied dans le ventre ont réveillé la future maman. Ça s'excite, là-dedans. Jacqueline enfile la veste et le pantalon de cuir de sanglier qu'elle a confectionnés récemment, à sa nouvelle taille. Elle glisse ses pieds dans des mocassins poilus, eux faits de peaux de lapin. Depuis peu, ils affrontent une vague de froid particulièrement sévère. Georges a même confectionné une espèce de porte qui bouche l'entrée de la grotte. Mais ils dorment quand même dans l'obscurité de la deuxième salle; la température s'y montre nettement supérieure. L'homme affirme qu'elle ne peut descendre en dessous de seize degrés centigrades. Les braises du feu de la veille rougeoient dans le noir.

Le lieu possède un autre avantage. Dehors, des plaques de glace épaisses de plus de cinq centimètres se sont formées. L'eau de la grotte, elle, reste toujours à huit degrés. Bien que frais, c'est moins froid. La femme passe dans la salle semi-obscur, où il fait déjà moins doux. Qu'est-ce que ça va être à l'extérieur!

Wolf l'observe dans ses gestes un peu maladroits. Lui n'a jamais eu le courage de s'aventurer sans la lumière du jour. Il se lève et vient lécher les mains de l'humaine, en signe de bienvenue.

Elle lui caresse la tête tout en prenant quelques arbouses dans ce qu'il reste de leurs provisions. L'hiver est bien là. Il n'y a plus de raisin, de sorbe, de kaki ou d'arbouse sur les arbres, comme à l'automne. Ils ont trouvé quelques pommes d'api, ces petites boules rouges que mangent les oiseaux. L'éloignement important des arbres et l'effet dépuratif du fruit les ont fait renoncer. S'ils n'avaient leur piège à gibier, qui continue heureusement de bien fonctionner, ils en seraient probablement réduit à manger des glands, comme les cochons. Elle en avait goûté un, c'était infect. La prochaine fois, ils stockeront davantage d'amandes et de noix. Enfin... ce sera bientôt le printemps.

Elle pousse avec peine la porte de fortune et s'arrête net dans son geste.

- Georges, Georges, lève-toi, viens voir.

L'homme ne met pas plus d'une minute à la rejoindre, craignant quelque danger.

- Et c'est pour ça que tu me fais venir si vite? s'exclame-t-il, mi contrarié, mi content.

Il l'enlace avec passion et lui passe la main sur le ventre proéminent. C'est majestueux. Une couche de neige de plus de trente centimètres recouvre tout. Les

arbres du maquis ressemblent à une armée de sapin de Noël. Des stalactites de glace pendent sous les surplombs de la falaise. Wolf s'étonne en posant les pattes dans ce manteau blanc. Le froid le baptise.

- Dommage que l'enfant ne soit pas encore né, constate Jacqueline, la neige ne tombe pas souvent autant.

- Ouais, grogne l'homme. Mais ça ne nous épargne pas, nous qui n'avons pas le chauffage central.

- Prends quelques morceaux de bois, dans la réserve, et fais nous un bon feu, conseille son amie.

- A vos ordres, Madame, commente le monsieur.

Il fait demi-tour pour revenir dans la grotte et... reçoit une énorme boule de neige en plein dos. L'élément glacial s'immisce dans son cou et descend le long de la colonne vertébrale.

- Tu as de la chance d'être enceinte, jure le futur papa, surpris.

Mais le rire de la coupable, si merveilleuse dans ce linceul, lui rend le sien. Et ils entament une partie de rigolade.

La joie se stoppe soudain, le chien marque un arrêt. Un espèce de vaisseau bizarre, presque plat mais très étendu, vole lentement le long de la falaise. Il émet des bruits étranges et semble virer tantôt au jaune, tantôt au rouge. Aucun faisceau vert ne s'en échappe, comme des autres engins qu'ils avaient vus.

Le couple court se réfugier dans la grotte, talonné par le chien. La terreur l'a saisi autant que les humains. Ça ne fait aucun doute : si l'appareil est habité, ils ont forcément été vus. Ils passent une demi-heure cachés dans l'obscurité de la deuxième salle, leurs yeux rivés sur le passage de communication. Ils sont prêts à tout, le couteau à la main. Mais rien ne vient. L'homme part en éclaireur. Il risque une tête au dehors. Le vaisseau plane bien plus loin, tout est en ordre.

Jacqueline et Wolf le rejoignent. Ils s'inquiètent vraiment beaucoup. Le temps de l'insouciance touche à sa fin. Les extraterrestres sont encore là. Les deux humains ne comprennent pas leur vision, ni son utilité. Il s'agit quand même d'une mise en garde. Ils ne sont pas tous seuls, c'est sûr.

Georges observe les traces que leurs pas ont laissées dans la neige, tout à l'heure. Si ce vaisseau avait servi à l'observation, ça en aurait été fini d'eux. Des perles de larmes viennent naître sous les paupières de Jackie. Wolf la regarde, étonné. Il remarque pour la première fois un humain qui pleure.

VIII

L'ancienne postière se repose assise sous un surplomb rocheux, à l'abri du vent et isolée de la neige. Le froid persiste depuis deux semaines. Elle observe les oiseaux qui virevoltent tout autour, comme pour se réchauffer. Les pauvres, ils ont bien du mal à subvenir à leurs besoins, avec ce sol camouflé sous un manteau blanc et gelé. Mais elle ne peut rien pour eux.

Elle sent son enfant qui continue à grossir en elle. S'il arrivait maintenant, il ne survivrait pas à ces températures. Elle se pose mille questions. Elle craint, bien sûr, son problème de morphologie héréditaire. Il risque de mettre ses jours et ceux du bébé en danger. Elle se force néanmoins à rester optimiste. Il faut y croire.

Par contre, elle songe à tous les soins médicaux qui n'existent plus. Là, elle s'inquiète davantage. Georges et elle, au début de l'automne, avaient essuyé quelques rhumes et toux, sans conséquence. Au début, ils avaient guéri assez lentement. Maintenant, ça se passe bien. Elle en vient presque à croire que les médicaments modernes, qui soignaient si rapidement,

fragilisaient ensuite l'organisme. Ils rencontrent beaucoup moins de problème de santé qu'avant les événements. Leurs corps ont donc su réagir comme il faut.

Malgré les mauvaises conditions climatiques tenaces, ils se portent à merveille. Ils se sont fabriqué des vêtements, chaussures et moufles plus chauds. Les peaux de lapin offrent un meilleur confort thermique que celles des sangliers. Des moutons auraient été l'idéal, mais il ne s'en trouve pas dans leur horizon actuel.

Le soleil réchauffe un peu sa peau, parce qu'elle se situe à l'abri du vent. Tout continue à geler tout autour, sinon. La falaise ressemble à une cathédrale gothique avec toutes ses coulées de glace. Georges est en train de tanner d'autres peaux de lapin. Comme le piège représente le seul endroit sans neige, ces pauvres bêtes se réfugient dessus et tombent dedans. Rien que ce matin, ils en ont trouvé trois. Par contre, les sangliers se font plus rares. Enfin, ils ne manquent pas de nourriture. Avant hier, ils avaient dû tuer un chien qui avait volontairement sauté dans la fosse pour manger un lièvre déjà prisonnier. Malgré leur tristesse, ils n'avaient pas eu vraiment le choix, il manifestait une trop grande agressivité.

Elle entend soudain un hennissement strident, suivi d'un cri humain. Elle se retourne vivement vers la muraille de pierre. Elle aperçoit deux silhouettes en

Janhus

chute libre qui viennent se fracasser à cinq cents mètres d'eux. Georges, spectateur de ce drame lui-aussi, bondit sur ses jambes et court dans la direction de la chute. Wolf le suit à quelques mètres derrière. Jacqueline se dirige à son tour vers le lieu, d'un pas plus lent.

Le cheval et l'homme qui était dessus sont morts sur le coup. Ils ressemblent à des pantins démantibulés. Des os et du sang apparaissent par endroit.

- Quelle horreur! lâche la jeune femme.

- Oui, constate Malpas. Mais il faut voir le visage du gars, tu le connais peut-être.

Le parisien sauvage se force à tirer le corps en question. Il le met sur le dos. La partie gauche de la figure a complètement cédé sous la violence du choc. Il y a même de la cervelle qui sort, mélangée à des fragments d'os et du sang. Mais la partie droite reste présentable. Georges appelle Jacqueline, qui a détourné son regard de cette vision horrible.

- Allez, Jackie, force-toi. Garde ton calme et regarde si tu le reconnais.

La fille s'exécute, non sans mal.

- C'est Michel Mangeon, dit-elle simplement.

- O K, c'est bien, insiste le garçon. Mais dis-moi en plus.

- Il est un des rares éleveurs de la région, précise la postière. Il a une ferme sur le plateau, derrière Janhus, au sommet de la falaise.

- Est-il marié? A-t-il des enfants? poursuit l'inquisiteur.

- Non, il n'a trouvé personne. D'abord, il n'est pas très beau, ensuite il n'est pas très riche. Tu sais, les filles du pays préfèrent se chercher un bon parti sur la côte que s'enquiquiner à mener une vie de paysanne.

- Alors il a pu être le seul à survivre? réfléchit Malpas.

- Probablement oui, songe la conjointe.

Cet événement spectaculaire les laisse perplexes. Le cauchemar continue, mais il leur donne une lueur d'espoir. Si ce fameux Mangeon a survécu, pourquoi pas d'autres? Ça soulève plus de questions que de solutions.

Le couple décide de n'enterrer que l'homme. Peut-être les bêtes sauvages se satisferont-elles de dévorer le cheval et ne déterreron pas, ainsi, l'autre corps. Ce travail harassant leur permet aussi de se réchauffer. La maman donne un petit coup de main sans prendre de risque pour le bébé.

Ensuite, ils ravivent le feu qu'ils entretiennent dans la première salle de la grotte. Puis ils préparent... du lapin à la broche. La journée reprend son cours. Mais ils restent soucieux.

Durant la nuit qui suit, des douleurs abdominales réveillent Jacqueline. Elle les attribue aux dernières sensations, trop fortes, de ces morts tragiques. Elle

s'aperçoit, un peu surprise, que son homme ne dort pas lui non plus.

- Quelque chose te tracasse? s'enquiert mademoiselle.

- Eh bien, je l'avoue, répond monsieur.

- Que mijotes-tu encore, mon amour? poursuit-elle.

- Ecoute. Ça ne va pas te faire plaisir, mais il faut savoir. Demain, je laisse Wolf pour te protéger et je monte sur le plateau pour voir ce qui se passe.

- Tu n'y penses pas?...

- Je ne trouverai pas le sommeil tant que je ne saurai pas.

- Te rends-tu compte des dangers que tu vas courir?

- Oui, j'en suis conscient. Mais c'est trop important.

- Et si tu meurs, qu'est-ce que je vais devenir, dans l'état où je suis?

- Je reviendrai, ma douce. Je ne prendrai pas de risques inutiles. Si je trouve trop d'obstacles, je fais demi-tour de suite. Je te le promets.

- Et tu seras absent combien de temps? envisage la mère qui reste néanmoins perplexe.

- Il nous a fallu deux nuits pour venir ici, énonce l'aventurier qui a déjà tout calculé. Sans bagage, de jour, et sans avoir à se cacher, une petite journée devrait suffire pour faire l'aller-retour. Même si les

Janhus

jours durent peu à cette époque-ci de l'année, en partant dès le lever du soleil, je serai rentré avant la nuit.

- Tu es sûr? s'inquiète-t-elle.

- Mais oui, assure-t-il. Je serai là pour te tenir chaud demain soir.

- Ça ne sera pas marrant de rester terrée dans cette grotte toute la journée, avec ce froid.

- Je te ferai de supers gros câlins à mon retour.

- T'as intérêt, prévient Jacqueline qui finit par retrouver un petit sourire.

En y réfléchissant bien, elle trouve elle, aussi, qu'il est important de chercher d'autres humains. L'enjeu en vaut la chandelle. Dans leurs raids pour subvenir à leurs besoins, ils n'ont jamais vu personne. Ils ont pourtant écumé des vignes, des vergers de pommiers, de poiriers, de pruniers, d'abricotiers, d'oliviers... Ils ont même déniché des sorbiers et des néfliers. Mais pas âme qui vive. Seulement, ils ont toujours mené leurs recherches vers la vallée ou vers la plaine qui finit à la mer. Etant donné le spectacle dont ils ont été témoins à Janhus, jamais ils n'ont imaginé que la vie puisse continuer là-haut.

Elle se serre contre son compagnon pour profiter de ses derniers instants de présence. Ah que c'est bon... Elle frémit à l'idée de ce qu'il pourrait arriver.

IX

Georges peine dans l'ascension. Il essaie de couper au plus court. Ses doigts et ses orteils se frigorifient. Mais il le supporte. La température matinale doit frôler les moins dix degrés. Il s'aide d'un long bâton pour ne pas risquer de glisser sur le sol enneigé et verglacé. Depuis plusieurs heures qu'il marche, il n'a rencontré que peu de danger. Les trois chiens qu'il a croisés sur son chemin ont préféré regagner leur tiède tanière plutôt que d'affronter un coup du bâton. Ils pourraient, cependant, se montrer plus agressifs lors du retour, avec les températures plus clémentes de l'après-midi. L'homme se dit qu'il sera toujours temps de voir à ce moment là.

Jacqueline lui a indiqué comment retrouver la ferme de Mangeon, deux kilomètres à gauche du village, par rapport à la montée. Il ne devrait plus tarder à l'atteindre. Il se sent un peu seul, habitué depuis plusieurs mois à ne pas quitter la compagnie de sa douce et du chien. Mais il n'a pas peur, son esprit reste serein.

Tout le long du parcours, il n'a pu qu'estimer ce qui avait dû être des habitations. A la place, chaque fois, il ne voit qu'un amas de roches fondues, ou de ciment comme revenu à son état primitif poussiéreux. Tout cela se fond dans le paysage, comme si rien n'avait existé auparavant. Ça le surprend. Il trouve cela curieux venant de la part d'extraterrestres qui n'ont attaché aucune importance à éliminer la race humaine. Ils doivent avoir une raison, mais laquelle?

Des bêlements de moutons le tirent de sa méditation. Peu après, des hennissements de chevaux lui parviennent. En se rapprochant, il distingue même le bruit caractéristique d'une basse-cour : cochons, poules, canards... Pourtant, aucune habitation n'apparaît.

Il reste prudent. Il utilise la végétation pour ne pas attirer l'attention. Il se retrouve assez vite au milieu de tout ce beau monde. L'odeur qui règne là ne laisse aucun doute sur la présence d'une ferme. Mais il ne voit toujours rien.

Le soleil vient de réussir à percer la couche basse des nuages. Il commence à réchauffer l'air. Ça fait du bien. Quatre bâtards enragés lui tombent soudain dessus. En louvoyant avec son bâton, il les tient à distance. Mais ils ne semblent pas vouloir décrocher de leur position. Une voix féminine se fait alors entendre :

- Couchez, les chiens, Ça suffit! ordonne la personne. Pourquoi aboyez-vous comme ça? Ce n'est pas pour Michel que vous le faites, alors?

Un canon de fusil sort comme de terre, suivi d'une tête blonde.

- C'est encore ces salopards d'extraterrestres?

Son regard tombe sur Georges, toujours occupé à maintenir les gardiens à une distance raisonnable. Elle dévisage, de loin, le nouvel arrivant. Comme il ne lui paraît pas dangereux, elle fait revenir ses chiens.

- Allez, au pied, vous quatre! crie-t-elle. Et vous, là-bas, venez par ici que je vois votre frimousse. Mais d'abord, posez votre bâton.

Sous la barbe épaisse de son interlocuteur, elle finit par reconnaître les yeux.

- Georges? C'est toi? Ce n'est pas possible, lâche la blonde en se précipitant sur lui et en l'embrassant de toutes ses forces.

- San..., Sandrine! parvient à balbutier l'homme. Dis-moi que je rêve.

Effectivement, il a du mal à la reconnaître. La dernière fois qu'il l'a quittée, elle était blonde aux cheveux mi-courts, raffinée comme toute parisienne qui se respecte, et une élégance sans concurrence. A présent, ses cheveux frisés, en bataille, touchent sa poitrine. Son visage net fait penser à la naïveté des jeunes demoiselles. Il s'entache cependant de marques attestant un travail sale et probablement pénible. Une

salopette qui devait être bleue, et un blouson de cuir élimé, les deux taille homme, lui servent de vêtements. Elle porte de grosses bottes vertes, en caoutchouc.

- Ben, ça alors, je n'en reviens pas! C'est bien toi? se rassure Malpas.

- Et toi, tu es là, s'extasie Sandrine. Merci, mon dieu. Mais je ne comprends pas : mon ange gardien ne m'a rien dit. D'ailleurs, depuis les événements, j'ai perdu le contact.

Sans plus attendre, elle le tire dans une petite pente sévère. Ils pénètrent dans un trou béant d'environ un mètre cinquante de haut.

- Bienvenue chez moi, présente-t-elle, toute guillerette.

Georges observe autour de lui avec attention. Ils se trouvent dans une cavité aménagée, où de petits trous au plafond laissent passer la lumière du jour. Après, une grande porte en chêne se dresse, suivie d'une grande salle obscure. Partout, il voit de l'outillage, des machines agricoles, des barriques, des victuailles, des produits porcins pendus, en train de sécher. Bref, il vient de découvrir la caverne d'Ali baba.

- Autrefois, se trouvait une abbaye juste au-dessus, commente Sandrine. Aujourd'hui, elle a disparu. Mais il reste ces caves, à qui nous devons notre survie.

- Nous? s'étonne Georges qui commence à comprendre.

- Oui, Michel et moi, précise la jeune femme. Je te présenterai. Seulement, je me fais du souci pour lui, continue-t-elle. Hier, il est allé faire un tour à cheval, vers la falaise. Il espérait apercevoir une fumée, du haut du panorama. Avec ce froid, nous nous étions dit que si d'autres humains avaient survécu, ils seraient obligés de se chauffer. Mais il n'est pas encore revenu. Peut-être a-t-il effectivement repéré quelque chose et a-t-il passé la nuit avec un autre groupe? Je crois qu'il ne devrait pas tarder.

La conviction qu'elle affiche augmente la tristesse de Georges. Elle lui a tendu un verre de vin qu'il s'efforce d'avalier.

- Sandrine, susurre-t-il penaud, écoute. Bois un verre et viens t'asseoir à côté de moi.

Il traîne un peu pour assener l'horrible vérité. Au ton grave de sa voix, elle s'attend au pire.

- Ton copain, Michel, ne reviendra pas... Il est mort.

La fille masque son visage, des larmes viennent couler sur ses genoux. Il se lève, passe dans son dos, et lui caresse les épaules. Elle attend quelques minutes, puis elle se ressaisit avant de parler.

- Mais d'abord, comment le sais-tu? s'inquiète-t-elle. Tu ne le connais pas. Et puis, où est-il?

- Son cheval a du glisser dans la neige. Ils sont tombés de toute la hauteur de la falaise, explique-t-il. Nous les avons trouvés près de chez nous.

- Nous? s'exclame-t-elle à son tour.

- J'ai une compagne qui s'appelle Jacqueline, renseigne Malpas.

Pour essayer de penser à autre chose, ils préparent un léger repas de mi-journée. Puis, tout en mangeant, chacun raconte son histoire. Voici celle de Sandrine.

- Tu te rappelles, la lettre que je t'avais envoyée? commence la jeune femme.

- Oui, et le lapin que tu m'as posé, répond le garçon.

- Ouais, ouais, je continue, s'impatiente la parisienne. Une fille, à la poste, m'a indiqué un autre plan. J'y suis allé, et c'est là...

- Que tu as connu Michel, devance Georges.

- Mais tais-toi, à la fin, s'obstine la narratrice. Non, je n'ai trouvé personne. Alors que j'allais repartir, dépitée, Michel est arrivé, menant un petit troupeau de moutons. Il m'a proposé de m'héberger. Je l'ai suivi. C'était extra, un petit mas provençal super, et une piaule attenante à une grange. Le pied, quoi! Mais je n'ai pas eu le temps de te prévenir.

- Quand même...

- Je lui ai raconté mon histoire. Il m'a dit que j'étais cinglée. Mais il a accepté de me garder, du moment que je payais et que je ne le dérangeais pas trop. Cent cinquante euros le mois, pour la petite pièce

Janhus

de la dépendance, toute équipée, je ne pouvais pas refuser.

- Bon, et après? s'exaspère Malpas.

- La nuit où c'est arrivé, les animaux paraissaient nerveux et bruyants. Et puis les chiens ont hurlé à la mort. Nous sommes sortis. Il se passait de drôle de chose sur Janhus. Là, Michel a enfin pris mes propos au sérieux. Lorsque les extraterrestres se sont dirigés sur nous, mon ange gardien m'a donné une idée. Nous nous sommes allongés sous des cochons, dans leur étable. Il y avait des trucs bizarres, avec des rayons verts. Mais ça a marché, nous avons survécu.

Le lendemain, l'entité m'a prévenu qu'il fallait nous cacher. Malgré les vaisseaux qui passaient de temps en temps, nous avons accumulé un maximum de choses dans ces caves, à quatre cents mètres de la ferme. Dans la nuit, tout a disparu. Curieusement, les animaux n'ont rien eu.

Après tout ça, nous avons vécu la nuit, pendant deux mois. Lorsque nous n'avons plus vu d'engins exterminateurs, Michel a entrepris de parquer le bétail et de reprendre les plantations. Je l'ai aidé. Nous n'avons rencontré personne, jusqu'à aujourd'hui.

Georges paraît songeur.

- Je peux te poser une question? demande-t-il un peu gêné.

- Vas-y, je t'en prie, répond Sandrine pour le mettre à l'aise.

- Comment ça s'est passé, entre Michel et toi?

- Dis donc, petit père, que crois-tu que peuvent faire deux humains qui pensent être les derniers? A ton avis?

En fait, la question doit permettre au parisien de mieux se placer pour annoncer sa situation. La jalousie ne motive pas sa curiosité, mais la prudence. Il se rappelle le caractère instable de son ancienne compagne. D'ailleurs, il n'exclut pas l'idée que le pauvre Michel ait prétexté une balade pour profiter d'un peu de solitude. Il se renseigne davantage :

- Oui, bien sûr. Et ça marchait bien?

- Le début a été difficile. Les paysans, ce n'est pas trop mon genre. Mais ça allait...

Sandrine parvient difficilement à retenir ses larmes. Contrairement à Georges, Michel était un homme autoritaire. La parisienne capricieuse avait dû se soumettre à la loi du provençal. Il pouvait se montrer dur, mais sa compagne avait su trouver l'âme humaine, sous des manières rustres. Elle l'avait respecté, lui l'avait tolérée. Il avait rempli sa vie comme aucun autre homme avant lui. Elle s'y était attachée. Elle ressent d'autant plus fort sa perte. Heureusement, le naturel revient au galop. Pour se venger, elle lâche :

- Est-ce que je te demande ce que tu fais avec ta... comment déjà? Jacqueline?

Rien que de penser à la future maman, Georges se surprend à épier le ventre de son ancienne amie. Il

Janhus

parait plat, pour peu que sa tenue vestimentaire permette une telle observation. L'homme sourit, puis se lève pour venir faire une bise affectueuse à son interlocutrice.

- Tu n'as pas changé! souligne-t-il.

- Allez, je t'écoute, ordonne-t-elle comme réponse. A toi!

X

Ce qui aurait dû être un événement merveilleux s'est vite transformé en cauchemar. Comment aurait-il pu en être autrement avec Sandrine? Pour Georges, il paraissait évident que l'abri de la falaise offrait une plus grande sécurité. Son accès se défendait facilement, les animaux seraient moins en vue. Par contre, la culture ne pourrait s'y développer. Mais honnêtement, des champs cultivés ne pouvaient qu'attirer la curiosité d'éventuels extraterrestres. Sandrine n'en démordait pas.

- Ça fait neuf mois que nous vivons ici, avec Michel, et ça s'est bien passé. Il n'y a pas de raison pour que je parte. Nous possédons tout ce qu'il faut pour mener une vie normale...

- Pour quelqu'un qui connaît le travail de la terre, précise Malpas.

- Mais on peut y arriver, insiste la femme farouche. Ça ne sera pas facile, mais c'est possible.

- Et le premier extraterrestre qui passe par là nous transforme en cendres, interjette l'homme.

- Tu es trop pessimiste. Tu vois bien qu'il n'y en a plus, insiste mademoiselle Bonet.

- Tu plaisantes. N'as-tu pas vu l'engin qui nous a survolés, il y a quinze jours? prévient Georges.

-... Ah bon, s'étonne Sandrine. Il y a quinze jours, tu es sûr? De toute façon, ne crois pas que je vais te partager avec une autre. Tu n'as qu'à choisir : avec moi ici, ou avec elle en bas. En plus, je t'interdis de l'amener.

L'homme posa ses mains sur les tempes. Il ne s'agissait pas d'une affaire sentimentale dans le quatorzième arrondissement de Paris. Il fallait survivre, tout simplement. Et puis, comment expliquer à cette excitée qu'il se trouvait bien plus heureux avec Jacqueline, et qu'il allait être papa. Il finit par penser que quelques jours de solitude ramèneraient l'obstinée à la raison. Il lui annonça son intention de repartir immédiatement, et reçut cette réponse :

- Et ne t'avise pas d'emporter un seul animal ou un seul outil! menaçait-elle. Estime-toi heureux que je ne te fasse pas bouffer par mes chiens.

- A bientôt, mon amour, répondit l'homme, nullement impressionné.

Après quelques heures de marches et de descentes rapides, agrémentées de quelques coups de bâtons judicieux, il regagna son doux foyer avec plaisir. Des gestes tendres de sa dulcinée l'accueillirent.

XI

La neige a fondu. La température a refranchi allègrement le cap du dessus de zéro. Une douce tiédeur envahit l'atmosphère. Le printemps s'annonce discrètement. La boue remplace le sol gelé. L'herbe semble reverdir. Bientôt, les branches des arbres afficheront de petites pousses fraîches.

La transhumance débute, mais à l'envers. Contrairement à la coutume, le troupeau descendra la montagne au lieu de la grimper. Georges ne s'est pas trompé. Il a sagement attendu huit jours avant de retourner à Janhus. Sandrine l'a accueilli tel un messie. Personne à qui parler ou à agresser, un travail agricole d'homme à assumer toute seule, elle avait eu de quoi remettre les pieds sur terre. Fini les caprices d'enfant gâté.

Pour les cultures, le parisien a réussi à la convaincre. Il lui a démontré que les bêtes sauvages ne laisseraient même pas les plantations se développer. Avec la disparition de l'homme, la faune allait se multiplier rapidement. Entre les oiseaux qui becquèteraient les graines, les lapins, blaireaux et

autres qui mangeraient les pousses, et les sangliers qui raserait ce qui parviendrait éventuellement à grandir, ça s'annonçait difficile. Et puis, il valait mieux exploiter des champs en leur laissant l'apparence du sauvage que protéger de nouvelles cultures par des palissades ou des haies trop repérables. Tant pis pour la qualité.

Rassembler un troupeau composé de deux chevaux, sept porcs ainsi que vingt et un moutons s'avère une tâche délicate. Tout sert à tout. Des caisses, des paniers et des sacs ont été disposés sur les bêtes, même sur les cochons. Tout cela est solidement arrimé par des cordes de chanvres. Georges pense que ça tiendra tout le trajet. Mais ce qu'il espère par dessus tout, c'est arrivé avant la nuit. Après, il ne sera plus possible de contenir tout ce beau monde. Il a pourtant mis toutes les chances de son côté. Il s'est précipité dehors dès les premières lueurs de l'aube. Il a parcouru les quinze kilomètres en moins de trois heures. Son zèle l'a poussé à commencer les préparatifs dès la réponse de Sandrine. Les explications ont été données pendant qu'il œuvrait.

Il reste environ six heures pour réussir. Depuis Noël, les jours ont déjà bien rallongé. Ils profitent aussi d'une température plus clémente. Le soleil resplendit au firmament.

Un problème hante quand même l'esprit de Malpas : la cohabitation. Jacqueline sait déjà qu'elle

doit s'attendre à une Sandrine caractérielle, d'après les récits qu'elle a écoutés. Mais le parisien n'a donné à son ancienne compagne aucune information sur la provençale; il craint des réactions terribles. De toute façon, aucun retour ne sera plus possible ensuite. Il doit miser sur un nouvel équilibre de son foyer. Ça ne peut que passer puisque ça n'a pas le droit de casser.

Le curieux cortège s'ébranle. Georges marche devant, tirant les deux chevaux. Heureusement, la réputation des cochons n'est pas surfaite. Ce sont bien des animaux intelligents. Guidés comme les moutons par les chiens, ils comprennent très rapidement leur mission. Même la plus grande crainte de l'homme s'avère inutile. Le groupe se montre si imposant que les chiens sauvages n'osent s'en approcher. Ils le regardent simplement passer. L'étrange caravane parviendra sans encombre au but, avec seulement une petite demi-heure de retard. Elle aura tenu un bon rythme, et elle finira avec la clarté de la lune.

- Bonjour, je m'appelle Sandrine Bonet, annonce fièrement la femme en tendant la main à sa nouvelle compagne.

La découverte du ventre bien arrondi la fait se tourner vers l'homme d'un air interrogateur. Puis elle esquisse un sourire d'approbation.

- Moi, c'est Jacqueline Dolossi, répond la provençale. Vé, peuchère, on se connaît déjà.

Malpas les observe avec attention.

Janhus

- Ah bon? manifeste la parisienne avec surprise.

- Ouais, la postière de Janhus! précise la maman.

Sandrine scrute le visage de son interlocutrice. Lui-aussi a bien changé. Avant, il se cachait derrière une grosse couche de maquillage, pas forcément très discret. Les joues ont également gonflé, avec la grossesse. Elle finit néanmoins par la reconnaître.

- Ça y est, je me souviens! s'écrie-t-elle, celle qui m'a envoyée à la campagne et qui, soit dit en passant, m'a sauvé involontairement la vie.

Elle se tourne vers Georges et lui reproche :

- Dis donc, toi, t'es un petit cachottier. Tu t'es bien gardé de me dire qui est la Jacqueline dont tu me parlais, et surtout qu'elle attend un enfant, qui est de toi, je suppose?

Jackie s'étonne que son ami n'ait rien précisé auparavant. Mais elle lui fait confiance. Il devait avoir ses raisons.

- Té, viens, je t'embrasse, propose la fille du sud à l'autre du nord, trouvant ça plus chaleureux.

Coupant court aux discussions, chacun trouve une tâche pour le repas du soir. Jacqueline a déjà commencé à faire cuire deux lapins. Sandrine profite du feu pour préparer des pommes de terre. Cela fait un siècle que les deux du bas n'ont pas consommé de légumes.

Georges, quant à lui, dirige les animaux vers un endroit proche qu'il a déjà repéré. Il s'agit d'une aire

clôturée naturellement, par la grande falaise et par un petit précipice de quelques mètres de profondeur. Des arbustes la peuplent, ils masqueront en partie le bétail. Il a prévu un petit abri pour les chiens, sous un gros rocher incliné. Il a même fabriqué une barrière en bois, bien située et à l'abri des regards aériens. Le ruisseau, né de la source, borde un moment cet espace. Les animaux pourraient certes s'enfuir, mais avec difficulté, et les bêtes sauvages les attaquer. La présence des chiens de garde, près de l'entrée, devrait éviter les problèmes. Il faudra obliger ces derniers à rester là, et leur faire comprendre ce qu'on attend d'eux. Georges libère les animaux de leurs fardeaux. Il ouvre les cages des poules et des canards.

Pendant ce temps, Wolf fait la connaissance de ces quatre nouveaux compagnons. Au début, il grogne féroce. Mais il se rend bien vite compte qu'il ne s'agit pas de ses congénères sauvages. Ils ont l'odeur des humains et du troupeau. Eux s'en tiennent à continuer leur veille sur le groupe, ils l'ignorent royalement. Lorsque le berger allemand voit Jacqueline embrasser celle dont les quatre chiens portent l'odeur, il comprend qu'il devra se lier à cette nouvelle équipe. Il court alors se mêler au troupeau et tourne autour du bétail. Les autres font mine de vouloir le mordre, tout en remuant la queue. C'est plutôt un signe amical qu'un engagement de combat. En quelques jours à peine, il

Janhus

apprendra son nouveau métier. Il ira, lui aussi, dormir à la belle étoile sous le rocher.

XII

- Sandrine, je profite de l'absence de Georges. Pourrai-je te parler?

La concernée se tourne, intriguée, vers Jacqueline.

- Y aurait-il quelque chose qui ne va pas? s'enquit-elle.

- Pas vraiment, marmonne la future maman. Mais je crois que nous devons discuter.

- De quoi?

- De nous. Depuis quinze jours que tu es arrivée, je sens bien que Georges est gêné. Il n'est plus le même avec moi, se plaint Jacqueline. Je le trouve distant, moins affectueux...

- Ah, tu crois qu'il se passe quelque chose entre lui et moi? suppose la perspicace Bonet. Tu n'y es pas du tout : il est hors de question que je partage un bonhomme avec une autre bonne femme. Et excuse moi pour la bonne femme, c'est une expression.

- Justement, c'est ça qui le perturbe, explique Dolossi. Il ne sait plus ce qu'il doit faire. Au départ, il

était fiancé avec toi, maintenant il va être papa avec moi.

- T'inquiète pas, je te le laisse, affirme Sandrine.

- Mais non, s'exaspère Jacqueline. Peuchère, nous ne sommes plus que trois humains, il ne manquerait plus qu'à faire les difficiles.

- Explique-toi, la somme la parisienne.

- Vé, dans peu de temps, je vais accoucher, démontre la provençale. Je risque d'y passer, et personne ne sait si le bébé survivra. Toi, es-tu enceinte?

- Ça ne risque pas, crâne Sandrine, j'ai un stérilet.

- Alors c'est pire que je ne le pensais. Pour garder ton appareil dans de bonnes conditions de sécurité, il faudrait une surveillance médicale. Tu ne vas pas tarder à rencontrer des problèmes. Il vaudrait mieux l'enlever avant de futures complications.

- Comment tu y vas, toi! s'extasie la demoiselle.

- Nous trouverons un moyen de bien le faire, j'en suis sûre, poursuit la maman. Après cela, tu pourras être mère toi aussi.

- Mais je n'ai pas envie d'être mère, proteste Sandrine avec véhémence.

- Il ne s'agit pas d'une envie, mais d'un devoir. Ça multipliera nos chances de survie par deux.

- Je ne suis pas d'accord, mais pas du tout. D'abord, je ne peux plus aimer quelqu'un qui m'a trahie. Puis je me vois mal, le soir, faire à pile ou face pour

savoir avec laquelle il va passer la nuit. Peut-être, si tu viens à mourir, j'arriverai à lui pardonner et à retrouver des sentiments envers lui. Et encore, je n'en suis pas sûre.

- Pardonne lui maintenant, conseille Jackie, le temps nous est précieux.

- Mais tu es capable de supporter cela, toi? se demande Sandrine.

- Tu l'aimes encore oui ou non? tonne Dolossi sans répondre à la question.

- A la façon dont je le hais, probablement que oui.

- Ecoute, il faut passer par dessus tes préjugés. Tu dois penser différemment. Nous sommes les deux dernières représentantes d'une civilisation disparue. Nous devons essayer de repeupler l'endroit, même si cela paraît impossible. Nous sommes peut-être les fondatrices d'une nouvelle ère de l'humanité.

Mais nous ne disposons que d'un seul reproducteur, Georges. Un malheur peut subvenir à n'importe lequel d'entre nous, et ça sera fichu. Ne jouons pas avec le temps. Il faut en faire un allié plutôt qu'un ennemi. Ça sera sûrement pénible de passer par dessus notre amour propre, mais c'est nécessaire. Je sais que Georges peut nous aimer toutes les deux à la fois, et il supporte mal la situation actuelle.

- Tu délires! l'accable Sandrine, toujours pas convaincue.

- Attends, je n'ai pas fini. J'ai pensé à une solution, pour éviter le machisme et la jalousie. Ce ne sera pas à l'homme de décider avec laquelle il ira, mais à nous de nous entendre. Il n'y aura pas, ainsi, de mesquinerie ni de coups dans le dos.

- J'avoue que je n'aurais pas envisagé les choses comme ça.

- Té, pour te prouver que ça marchera, je te propose un marché. Nous te libérons de ton stérilet, après tu vas avec lui. Moi, dans mon état, je ne supporte plus l'accouplement, même si j'en ai envie. Tu peux donc sortir avec lui jusqu'aux mois qui suivront la grossesse.

- Tu te crois capable de tolérer ça? s'étonne la parisienne.

- J'espère avoir assez d'amitié pour toi pour y parvenir.

- Et après, que ferons-nous?

- Il sera toujours temps de voir. Je nous fais confiance. Tu commences quand tu veux, mais surtout, fais le premier pas. Georges n'osera jamais tellement il te craint.

Sandrine se retire sous un petit chêne vert, abasourdie. Déjà qu'elle ne souhaitait pas la cohabitation, il faudrait maintenant qu'elle partage son ancien amant. On peut lui reprocher, bien sûr, son comportement avec Michel. Elle s'est adaptée très vite, elle-aussi. A présent, elle ressent tous les jours un peu

plus fort l'absence d'un homme pour la serrer dans ses bras, la nuit, en toute intimité. Enfin, un ménage à trois lui paraît inconcevable, c'en est trop pour sa délicate personne.

Hélas, il faut bien se rendre à l'évidence. Il n'est plus question de flirt divertissant, mais bien de leur survie. Elle peut refuser, mais ça serait trop bête. Elle finit par se rendre aux arguments de Jacqueline.

Etant donné le tempérament bouillant de la jeune femme, elle décide de passer à l'action illico presto. L'homme s'occupe des animaux. Elle s'approche discrètement.

- Georges, aurais-tu une minute à me consacrer, demande-t-elle timidement.

- Je dois pouvoir la trouver, répond le garçon intrigué par sa voix anormalement mielleuse. Pourquoi?

- Je te dois des excuses, dit-elle.

- A propos de quoi? s'enquiert-il un peu surpris.

Pour toute réponse, elle vient se coller à lui et l'enlace tendrement. Elle rive ses beaux yeux bleus dans ceux de son partenaire et l'embrasse sur la bouche. Georges se trouve au comble de la confusion. Il ne sait plus comment réagir. Pour couronner le tout, ne voilà-t-il pas que Jacqueline se met à les observer. Dans sa tête, c'est bien clair. La provençale représente sa véritable conjointe, l'autre relève du passé. Il s'apprête à éconduire Sandrine avec douceur, malgré son regard

émouvant. A son grand étonnement, la future maman lui sourit et lui fait des gestes d'encouragement. Il ne comprend plus. Il finit par se laisser faire.

Sandrine le prend par la main et l'amène à la grotte, après qu'il eut refermé le portail de l'enclos. Ils passent devant Jackie qui leur adresse un petit signe amical. Bien évidemment, l'évolution de la situation se montre difficile pour la maman. Mais elle l'a souhaité elle-même parce qu'elle le juge indispensable. Néanmoins, la première réaction de refus manifestée par Georges lui a fait plaisir, elle se sent maître du jeu.

Le corps de la parisienne présente un autre genre de morphologie que la fille de Provence. La poitrine se montre plus discrète, l'anatomie plus fine même si elle possède de petites fesses rebondies. La beauté à l'état pur transparaît, mais d'une façon moins provocante et moins sexy que celle de Jackie avant la grossesse. Finalement, l'homme apprécie, un peu honteux, de changer en retrouvant de vieilles sensations.

A partir de ce moment, ils vont dormir la nuit tous les trois ensemble. Georges se place entre "l'italienne" et "la suédoise", comme il les surnomme dans sa tête. Mais pour épargner les susceptibilités, les ébats amoureux se feront dans l'intimité d'un couple, plutôt durant la journée.

La situation de Sandrine s'améliore, ainsi. Elle ne doit plus dormir dans la première salle, comme le faisait Wolf. On y est réveillé par la lueur du jour, et il

Janhus

y fait plus froid. La "chambre" de la deuxième cavité se révèle plus humide, même si le couchage se situe au sec. Par contre, personne n'a jamais profité d'une salle de bain aussi immense.

Ils allaient utiliser des lampes récupérées dans la ferme de Janhus pour visiter en entier les entrailles de la terre.

XIII

- Georges, Sandrine, cachez-vous!

Jacqueline arrivait en courant du plus vite qu'elle pouvait. Par sécurité, elle ne s'éloignait jamais trop de la protection de la cavité. Elle arriva très essoufflée et eut un peu de mal à se baisser pour entrer dans la grotte. Sandrine s'y trouvait déjà, près de l'accès, occupée à confectionner un gilet avec la peau du dernier mouton qu'ils avaient mangé.

Georges avait entendu l'avertissement. Il inspectait les brebis et les truies qui risquaient de mettre bas bientôt.

- Ça fera un entraînement, disait-il pour rire à la future maman.

Il se blottit dans un bosquet et scruta le ciel. Il fallait par dessus tout ne pas être vu. Mais il ne se faisait pas d'illusion. Une telle concentration d'animaux domestiques ne pouvait que se faire remarquer, même si les humains veillaient à faire paître les bêtes dans des endroits toujours différents.

Un vaisseau apparut bientôt dans son champ de vision, restreint par les feuillages. Il ne s'agissait

d'aucun modèle connu à ce jour. Pas de "ballon de rugby", ni "d'obus" ou de "planche à repasser" volants, mais il voyait plutôt un engin rond d'environ vingt mètres de diamètre à la base. Le dessus ressemblait effectivement à une soucoupe renversée. Il semblait d'apparence métallique. Il ne produisait aucun son, tout en avançant à allure modérée.

Les chiens aboyaient, à présent, et les animaux commençaient à paniquer. Georges s'obligea à ne pas essayer de les calmer. Il eut pris un risque trop important. L'engin passa à faible altitude. Il suivit la falaise en descendant vers le fond du vallon. Il continua sa route sans changer de vitesse.

L'homme, cependant, le vit stopper à environ deux kilomètres, puis disparaître dans les arbres. Ça ne faisait aucun doute, il s'était posé. Le futur père courut le plus vite qu'il put pour rejoindre les femmes. Ensuite, il décida de faire le gué. Il chercha l'arbre le plus haut des environs et grimpa presque à son sommet. Il passa ainsi deux heures à imiter les singes, en vain. Frigorifié par un petit mistral glacial, il se résigna à regagner son doux foyer. Il se dit finalement que si quelqu'un venait, les chiens avertiraient. En épilogueant de cet événement avec ses deux compagnes, ils prirent une décision. Si rien ne s'était passé d'ici quarante huit heures, Sandrine et lui iraient sur place voir ce qu'il en était.

L'anxiété avait regagné les cœurs. Les oreilles manifestaient plus d'attention, et ils tressaillaient au moindre bruit suspect. Jacqueline s'angoissa :

- Vé, peuchère, si je fais pas un trisomique, avec tout ça. Sainte mère Marie!

Sa réflexion clamée sur un ton Pagnolesque fit naître un sourire sur les visages des parisiens. Chacun passa la période d'observation en ne laissant rien paraître de son trouble. Ils affichaient une prudence extrême. Georges attendait la nuit pour traire les brebis. Bientôt, il fallut se résigner à partir en éclaireur.

XIV

Sammy marche devant, vaillamment. Ce croisé d'épagneul breton n'a peur de rien. Guider ses maîtres le change un peu de la surveillance des cochons et des moutons. Et puis, il a été choisi lui, d'où son attitude fière.

Wolf n'a pas quitté Jacqueline, pour veiller sur elle. Ça lui plaît, il l'adore. Des trois humains, c'est celle qu'il préfère. Elle est toujours attentionnée, avec des caresses et des mots tendres. Georges lui paraît gentil, mais trop autoritaire. Quant à la nouvelle, la blonde, là, c'est le désastre : un jour, elle l'étouffe de câlins, le lendemain, elle le chasse à coups de pied. C'est vraiment la pire, le chien ne sait jamais quel comportement adopter à son approche.

Sammy a déjà du grogner plusieurs fois, mais il semble que la seule vue des humains avec leurs longs bâtons suffise à chasser les intrus sauvages. L'homme sait très bien que le chien peut aussi bien être un allié qu'un danger. Comment lui expliquer lorsqu'il faut ne pas faire de bruit et se taire? Comme la ceinture de sécurité dans les autos, en général elle est utile, mais

parfois, elle tue. La parisienne se montre bien moins aventurière que Jacqueline. Elle se plaint souvent des passages épineux fréquents. Elle rouspète chaque fois qu'ils se jettent dans les broussailles à la suite d'un bruit suspect. Qu'est-ce qu'aurait donné Georges pour que ce soit elle la future mère et la provençale son auxiliaire... Il ne peut rien y faire, c'est comme ça.

Dans leur pérégrination, ils atteignent bientôt un grand étang, en fait né des infiltrations d'un petit fleuve tout proche. Ensuite commence la plaine, et derrière, la mer. Georges entreprend de se diriger sur la colline la plus proche, et d'y escalader le rocher le plus haut. Après un rapide tour d'horizon, il ne peut que conclure qu'il n'y a rien d'anormal sur les quelques kilomètres vers l'étendue bleutée. Cette nouvelle les rassure un peu. Sandrine, qui l'attend près de l'étang, sourit à cette annonce.

- Georges, demande-t-elle, ne trouves-tu pas cela curieux?

- Quoi? interroge l'homme.

- Eh bien, depuis une demi-heure que je suis assise au bord de l'eau, je n'ai pas vu de remous de poissons, remarque la jeune femme.

Il scrute à son tour la surface du petit lac et réfléchit. De temps à autre, de petites bourrasques très fraîches viennent ternir les vaguelettes resplendissantes. Mais aucun rond significatif ne se manifeste.

- Peut-être que l'eau est trop froide, répond-il.
Cela engourdit les poissons.

- Allons, même en étant parisien, on sait que les habitants de nos cours d'eau supportent des températures aussi basses. Je n'y crois pas, ajoute-t-elle.

- Il n'y avait peut-être plus de poisson avant le drame, tente de comprendre le jeune homme, donc pas de reproduction possible.

- Je trouve ça peu probable, s'obstine mademoiselle Bonet.

- Il faut rentrer maintenant. Jackie va s'inquiéter, annonce Malpas pour changer de sujet.

- Ah, celle là, elle est bien où elle est! lâche sans ménagement la fille de Paris. Elle te couve telle une mère et elle me surveille comme le lait sur le feu. Un peu d'isolement est le bienvenu.

- Je croyais que c'était ton amie? s'étonne Georges.

- Bien obligée, tiens!

- Pourtant, elle t'a trouvée sympathique la première fois qu'elle t'a vue, à la poste, insiste-t-il.

- Ben, pas moi!

Malpas reconnaît bien là le mauvais esprit dont elle est capable de faire preuve. Il se console en se disant que ça lui passera.

Pendant qu'ils bavardaient, le vent a chassé la totalité des nuages. Ils se sont amassés aux frontières du ciel, prêts à revenir. D'ailleurs, le souffle faiblit et

l'air tiédi d'un seul coup. Le temps va changer. Mais une ou deux heures vont passer où le soleil va chauffer avec une efficacité maximum, sans être contrarié par la bise hivernale. C'est un mini printemps dans l'hiver. Après le ciel deviendra bas et la pluie viendra sans doute.

L'instinct féminin se réveille. Sandrine trouve une berge exposée plein sud, très ensoleillée. Elle se défait de ses peaux encombrantes. Puis elle s'avance dans l'eau fraîche du lac, jusqu'aux genoux. Elle commence sa toilette. L'homme apprécie la superbe femme. Il pourrait même ne pas la croire humaine tellement il la trouve belle. En plein astre du jour, elle respandit dans sa peau si pâle. Il se fascine de la regarder faire. Une voix autoritaire le tire de son rêve.

- Viens te laver, toi aussi! ordonne la jeune fille.
Ça te changera de la grotte.

Malpas s'exécute lentement. L'eau lui paraît un peu trop froide, à son goût. Il s'aperçoit tout à coup que sa compagne l'observe curieusement. Il remarque, à ce moment, que son appendice sexuel a fortement augmenté de volume, d'où l'attention particulière du regard féminin. Toujours en tenue d'Adam et Eve, ils se rapprochent, puis s'enlacent tendrement. Ensuite, ils reviennent à la rive et s'allongent sur leurs habits. Ils laissent alors leurs sens s'exprimer librement, sous l'œil intrigué de Sammy.

Lorsqu'ils regagnent leur base, une petite pluie fine commence à tomber. Une bourrasque se lève. Le soleil, lui, a bel et bien disparu. Il amorce son départ, caché derrière un rideau de nuages.

Le couple, à peine rentré, n'arrête pas d'éternuer. La chaleur du jour n'a pu leur éviter un refroidissement dû à une tenue légère un peu trop durable.

- Vé, ça vous réussit pas les promenades au grand air! s'exclame Jacqueline, naturelle.

Les deux autres se regardent, puis s'effondrent de rire. Maman Dolossi poursuit, nullement déconcentrée :

- Peuchère, ils sont où, ces fameux extraterrestres?

Les parisiens se couchent sur le sol en se tenant le ventre, les larmes leur montent aux yeux. Certes, le sujet semble sérieux. Mais la question formulée de cette façon si provençale, et dans le contexte présent, c'en est trop. Même Sammy, Wolf et leurs compères se mettent à hurler, pour être de la fête.

- Au moins, vous avez tous le moral, commente Jacqueline.

Elle commence à rire à son tour, après une journée de solitude et d'anxiété.

XV

Pour la première fois, Sandrine ressent une appréhension en faisant l'amour avec Georges. D'ailleurs, il s'en rend compte, il la trouve distante, différente. Mais il ne pose pas de question, il se doute des raisons de cette tempérance.

Tout d'abord, elle n'avait jamais eu de relations sexuelles sans protection. Dans le monde moderne, elle avait toujours imposé à ses partenaires de petits "impermeables" lors des premiers rapports. Ensuite, elle leur demandait des tests récents sur les maladies transmissibles. Enfin, avec Georges, lorsqu'elle avait pris confiance en lui et comme la liaison semblait pouvoir durer un peu longtemps, elle s'était fait poser un stérilet.

Elle redoutait aussi une grossesse. A l'âge où on n'est pas prêt pour faire une mère, elle avait absolument voulu procréer avec son ami du moment. Pendant que l'embryon grandissait en elle, elle avait mené une vie tellement dure au père qu'il avait préféré s'éclipser avant le terme. Et pour comble de malheur, alors qu'elle se retrouvait fille mère à dix-sept ans, son

nouveau-né n'avait pas survécu plus de quarante-huit heures. Les médecins avaient décelé une malformation cardiaque. Ils avaient prétexté l'abus de tabac et d'alcool pendant la gestation. Elle avait trouvé cela stupide. Alors elle avait transformé sa douleur et son chagrin en véritable haine pour cette profession.

Elle n'en avait jamais parlé à personne. Seul Georges s'était demandé comment elle pouvait utiliser un stérilet alors qu'elle n'avait pas d'enfant. Heureusement, la grossesse n'avait pratiquement pas laissé de trace sur son corps, contrairement à beaucoup de femmes. L'enfant pesait tout juste deux kilos à la naissance, il ne l'avait pas faite trop souffrir. Tout le monde la prenait pour une jeune fille. Les légères vergetures qui marquaient son bas ventre et le début des cuisses ne se voyaient pratiquement pas. Comme elle se disait, elle avait conservé son corps de déesse.

Prendre de nouveau le risque d'un échec lui pesait beaucoup. Mais Jacqueline, sachant les problèmes de malformation congénitale qu'elle pouvait rencontrer, n'avait-elle pas osé? Cette fois-ci, le père ne pourrait pas s'enfuir. Elle se convainquait de rester sereine.

Par contre, quelque chose l'avait dérangé davantage. La dépose du stérilet avait représenté une tâche plus que délicate. Il avait d'abord fallu dessiner ce type d'appareil au monsieur, qui n'en avait jamais vu. En faisant appel à sa mémoire, elle avait également représenté les instruments nécessaires à ce genre

d'intervention. Malpas avait préféré les réaliser en bois, car tout le métal qu'ils possédaient avait rouillé. Le buis l'avait remplacé.

Jacqueline avait rempli la fonction d'auxiliaire. Sandrine avait quand même souffert, notamment par la maladresse de l'apprenti gynécologue. Malgré tout, il avait réussi. Il avait utilisé l'outillage de sa conception. Pour s'éclairer, il avait pris une lampe électrique, dont ils ne se servaient qu'en cas d'absolue nécessité. Même dans ses conditions, les piles s'épuisaient à la fin. Il l'avait tenue avec les dents, par l'anneau d'accrochage. Le fait qu'aucun saignement ne s'était montré avait sécurisé tout le monde.

Cependant, la mémoire inconsciente de la patiente avait subi un traumatisme psychologique. Ils durent attendre plus d'une semaine avant que mademoiselle Bonet ne se sente capable de supporter mentalement les assauts bestiaux d'un mâle. Malgré tout cela, elle éprouve encore une sorte de répulsion, qui ne s'achève qu'avec son propre orgasme. Cela a pris beaucoup de temps, mais Georges ne s'en plaint pas, bien au contraire.

Tout à coup, elle ressent de nouveau l'amour. Elle remarque enfin les fleurs des arbres autour d'eux, le gazouillis des oiseaux qui virevoltent. Elle découvre la tiédeur du printemps, la douceur du soleil et du vent. Depuis la décision de prendre le risque de devenir

mère, elle ne vivait plus. Son esprit s'était bloqué, il ne pensait à rien d'autre.

Voilà, Georges a réussi à la décoincer. Elle a retrouvé le goût de la chair. En un mot, elle revit. Lorsque l'acte s'achève, bien consommé, il l'observe. Il constate avec satisfaction qu'elle affiche son sourire et sa langueur naturelle. Tout va bien dans le meilleur des mondes.

XVI

Le joli mois de Mai se finit, la grossesse aussi. Depuis quelques semaines, ils ont profité des cerises qu'ils ont dû disputer aux oiseaux. Ils ont pendu dans les arbres des plaques qui tournent avec le vent, pour effrayer les volatiles. De toute façon, ils n'auraient pas réussi à toutes les manger. Lorsqu'ils descendent jusqu'aux vergers en friche, il leur semble que la population canine a diminué pendant l'hiver. Ils rencontrent moins d'agresseurs. Mais ceux qui restent encore en vie semblent manifestement très forts et très méchants. A cause de cela, les humains prennent toujours de longs bâtons et des chiens domestiques pour leurs randonnées.

L'été s'approche, la chaleur est parfois torride. L'enfant a choisi une de ces journées pour venir au monde. Il est dans le contexte car au printemps, la famille s'est agrandie : porcelets, agneaux, canetons, poussins, chiots... Ça permet de mieux doser les prélèvements nécessaires aux humains pour se nourrir. Tout cela est bien riche en protéines, mais la quasi disparition des céréales se fait cruellement ressentir.

Jacqueline s'est installée dehors, allongée sur des peaux, à l'ombre d'un grand chêne. Elle a préféré ça à la fraîcheur de la grotte sombre. Sandrine est auprès d'elle, tandis que Georges s'inquiète. D'abord, il doit faire un feu dehors, pour préparer l'eau chaude. Il n'est pas rassuré car ces derniers mois, ils ont été témoins d'un ou deux passages nocturnes d'engin du même type que le dernier qu'ils avaient vu de jour. Ils se rendent bien compte qu'ils sont obligés de prendre des risques quand même.

En plus, les craintes de Jacqueline sont en train de se justifier. Cela fait plusieurs heures qu'elle pousse, et rien ne vient. La parisienne l'encourage et la soutient du mieux qu'elle peut. Lui ne peut supporter de voir souffrir ainsi la femme qu'il aime le plus. Peu avant cet événement, ils se sont mis d'accord. En dernier recours, Georges devra inciser le ventre de la mère avec un couteau, et tenter de sauver l'enfant. Les chances de survie de Jackie seront alors pratiquement nulles, et la douleur difficilement supportable. Il s'est posé la question de savoir s'il devrait utiliser un couteau dont la lame aurait été portée au rouge, ou non.

L'homme sent son cœur exploser face à leur impuissance contre la nature. Il hurle sauvagement dans le vallon, comme un dément. Tout son fiel s'expulse ainsi. L'écho renvoie vers la plaine ses cris angoissants.

Les femmes sont trop occupées pour porter attention au comportement de leur ami. Ce dernier vient aux nouvelles.

- Ça fait bien longtemps qu'elle a perdu les eaux, annonce Sandrine, et elle est peu ouverte.

- Alors? demande-t-il avec appréhension.

- Impossible de se prononcer, lâche doucement Bonet. Il me semble que ça va plus vite, normalement.

- Tu tiens le choc? s'enquiert Georges auprès de Jacqueline, en profitant d'un geste câlin pour lui prendre le pouls.

- Ça va, le rassure-t-elle en s'efforçant de sourire.

- Remplace moi, aide-la à souffler, ordonne Sandrine. J'ai un besoin pressant.

Georges s'assoit auprès de la maman, tandis qu'elle cherche un endroit discret pour se libérer. Il faut préciser que plutôt que de réaliser un "petit coin", ils ont préféré faire un peu partout aux alentours. La pluie a ainsi moins de mal à nettoyer leurs traces. Comme les chats, ils camouflent leurs excréments.

Sandrine vient de finir. Elle quitte le bosquet qui la masquait. Elle s'arrête, pétrifiée. Deux petits hommes gris lui font face, aussi surpris qu'elle. Ils mesurent environ un mètre vingt, et se différencient légèrement par la taille. Ils semblent nus et ne possèdent pas de système pileux. La proportion de leur tête par rapport à leur corps est supérieure aux humains. Pas de cheveux et des oreilles atrophiées! Leurs yeux paraissent

recouverts d'un cache sombre et arrondi. Elle n'aperçoit que quatre doigts aux mains et aux pieds. Leur peau, uniformément grisâtre, ne dévoile pas de nombril.

La peur paralyse la femme. Elle ne parvient ni à crier, ni à bouger. Le plus grand des deux extraterrestres tente finalement de lui adresser un signe amical. Une sorte de gazouillis sort de sa petite bouche, impossible à déchiffrer. Soudain l'urgence de revenir près de Jacqueline saute à l'esprit de Bonet. A cet instant, les étrangers semblent bizarrement comprendre la situation. La confiance gagne Sandrine sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi. Les petits hommes gris s'écartent pour la laisser passer, puis lui emboîtent le pas. Elle se demande si elle a bien raison de les amener aux autres. S'ils sont là, c'est qu'ils les auraient trouvés, de toute façon... Elle éprouve également la même sensation curieuse que lorsqu'elle contactait son "ange gardien".

Lorsqu'ils arrivent à la séance d'accouchement, Dolossi est bien trop occupée à souffrir pour porter une véritable attention aux deux intrus. Georges, par contre, s'apprête à bondir. Mais il se rend vite compte que Sandrine les amène de son plein gré. Il décide curieusement de jouer lui-aussi la confiance. Il les laisse approcher.

Les extraterrestres semblent intrigués, et même impressionnés par ce qui se passe. Jackie souffre de plus en plus. Elle ne peut retenir quelques cris de

douleur. Sandrine s'agenouille pour constater ce qu'ils redoutaient. L'ouverture du col permet de constater que le passage s'avérera trop étroit pour que le nouveau-né puisse sortir. L'étroitesse du bassin oblige à une césarienne.

Georges est fou de rage. Il préfère s'isoler un moment pour retrouver son calme. Ça va être une vraie boucherie : pas d'anesthésiant, pas de fil pour recoudre, pas d'antiseptique. La mère n'a pas une chance d'en sortir vivante. Et pour l'enfant, rien n'est joué d'avance. Il sent une nausée monter dans sa gorge. Comme si cela ne suffisait pas, il y a maintenant les deux "invités" qui viennent au spectacle.

Il laisse couler quelques larmes sur ses joues. Sa bien-aimée va mourir, et c'est lui qui va la tuer. Pourquoi ne peut-il pas faire le contraire, sauver la mère au lieu de l'enfant? Il prend quelques minutes de plus pour se motiver. Puis il passe la lame d'un gros couteau, qu'il a préalablement bien affûté, dans le feu, pour l'aseptiser. Cela sera-t-il efficace? Il en doute un peu. Un instant, il pense assommer son amie pour qu'elle ne souffre pas et ne voit pas le carnage. Mais non, ça serait pire encore.

Il attrape des peaux et des vieux chiffons bien lavés. Puis il se dirige vers la mère, d'un pas ferme. Elle le regarde arriver. Elle sait ce que cela signifie, mais elle l'accepte. Elle souffre depuis trop longtemps pour

ne pas demander une délivrance, fut-elle fatale. Pour l'encourager, elle dit simplement :

- Sauve notre enfant, mon amour!

Les yeux gonflés par les larmes, Georges s'agenouille à droite de la femme. Sandrine pose ses genoux des deux côtés de la tête de Jackie et s'apprête à la maintenir fermement. Les extraterrestres, qui ne semblaient que curieux jusqu'à présent, réagissent soudain. L'un d'eux se jette sur le bras de Georges et lui arrache le couteau des mains, juste au moment où ce dernier allait opérer. Le deuxième s'écarte de quelques mètres, se retourne, puis pose un doigt de chaque côté du front, en fermant les yeux.

L'homme regarde, abasourdi, l'instrument qu'il s'était donné tant de mal à préparer, traînant dans la poussière. Il ne s'inquiète même pas. Jackie, au milieu de ses halètements, essaye de comprendre ce qui se passe. L'étranger arrête d'un signe Sandrine qui faisait mine de vouloir se relever. Son congénère revient. Il prend la main de la souffrante en signe de confiance. Et tous attendent.

Quoi, les humains ne savent pas, mais s'en doutent un peu. Par contre, ils se demandent quelle sera l'issue de tout cela. Eux qui s'étaient donné tant de mal pour échapper aux envahisseurs et survivre, que vont-ils devenir maintenant qu'ils sont découverts? Quelques minutes suffisent pour que la soucoupe renversée, qu'ils

avaient déjà vue deux ou trois fois auparavant, viennent stagner au-dessus d'eux.

Même la mère parvient à l'émotion tellement le vaisseau les impressionne. Bien qu'il ait stoppé presque au-dessus de leurs têtes, ils ne perçoivent pas le moindre souffle, à peine un petit bruit continu. Dessous, quelques lumières multicolores s'illuminent en cascade. Une forte clarté circulaire descend sur eux. Alors les deux extraterrestres font écarter Georges et Sandrine, tandis que Jacqueline s'élève dans les airs comme par magie, toujours couchée. Elle disparaît de leur vue, masquée par l'intensité lumineuse. Les autres comprennent bien qu'elle se trouve maintenant à l'intérieur. Puis les visiteurs se positionnent dans le cylindre de lumière et intègrent le vaisseau à leur tour.

Les deux humains, au sol, se regardent, déconcertés. Faut-il qu'ils se placent eux-aussi dans le rond lumineux? Doivent-ils au contraire prendre les jambes à leur cou et courir se cacher dans la grotte? Ils restent pantois, tandis que l'objet volant ne bouge pas d'un pouce.

Une silhouette se dessine soudain dans la clarté et vient se poser par terre. Tout s'éteint. Puis le vaisseau repart comme il est venu. Le couple, aveuglé par tant de lumière, met quelques instants à retrouver une bonne vue. La vision se précise enfin.

Un nouveau personnage gris leur fait face, identique aux deux premiers, mais grand d'un mètre

quatre vingt dix. En détaillant les traits plus fins, les formes plus en rondeur, les humains concluent à une présence féminine. Elle ne possède pas, elle non plus, de système pileux. Elle leur sourit franchement.

Elle vient vers eux, à pas lents. Malgré un sac qui pend à son bras, elle saisit à chacun une main. Puis elle les amène s'asseoir sur un long rocher. Elle se met au milieu. Le couple la dévisage avec un mélange de curiosité et de méfiance. Les chiens s'approchent. Bizarrement, aucun d'eux n'a aboyé. Des formes, dans les fourrés, témoignent de la présence des animaux sauvages, intrigués eux-aussi. Mais ils ne franchissent pas le périmètre de sécurité.

L'extraterrestre laisse épancher le regard attentif des terriens. Le sourire illumine toujours ses traits gracieux. Elle leur offre un genre de canettes métalliques. Les flics flocs à l'intérieur indiquent qu'il s'agit d'une boisson, en principe. Elle leur montre comment les ouvrir, simplement en écrasant le dessus avec un doigt. Les gestes de la grande femme font penser à ceux des dessins animés, avec ses mains à quatre appendices. Ça donne un côté humoristique à l'intensité du moment.

Au moment où elle va boire, elle arrête son bras et tend sa canette à Georges. Il comprend qu'elle veut lui prouver la qualité de la boisson. Il fait signe que ce n'est pas la peine. Il boit la bouteille qu'il tient. Sandrine hésite, elle attend un peu. Comme l'homme

ne manifeste aucune réaction immédiate, elle s'exécute à son tour. Le goût rappelle vaguement du thé, avec de la menthe glaciale. Ça rafraîchit bien, ils apprécient la saveur.

Les humains remercient l'extraterrestre pour son cadeau. Toujours par geste, elle entreprend de leur expliquer. Les deux personnages gris qui les ont découverts sont ses enfants. Le couple finit par comprendre et manifeste son acquiescement. Cette dame inspire la confiance. Elle émane des sentiments profonds. Malheureusement, la conversation tourne court. Les démonstrations de chacun ne permettent pas la compréhension. Malpas et Bonet devinent seulement qu'il faut attendre.

Deux heures ont passé. Georges commence à s'assoupir. Il sursaute tout à coup, tout excité. Il vient de voir Jacqueline en train de subir une intervention chirurgicale aussi nettement que s'il y était. Un seul "gris" s'occupait de sa compagne, entouré d'un tas d'appareils compliqués. Il reste abasourdi par sa vision. L'étrangère le regarde, puis tente une nouvelle fois des explications. Elle mime de fermer les yeux, puis de se relaxer. Elle lui demande ensuite de l'imiter. Il s'exécute, indécis.

Il se demande pourquoi il a eu ce flash. Il comprend qu'il a ressenti cela au moment où il allait sombrer dans le sommeil. Il observe sa vis à vis qui

semble lui indiquer il ne sait pas quoi par de grands gestes verticaux. Sandrine trouve avant lui.

- Il faut se décontracter, s'écrit-elle, ne penser à rien...

Elle fait ce qu'elle vient de préconiser. Deux minutes plus tard, elle insiste.

- Ça y est. Je comprends ce qu'elle dit, ou plutôt ce qu'elle pense. C'est génial. Allez, essaie!

Georges mettra plus de temps à atteindre le même résultat. Mais il réussira, et tout va changer pour eux. Le principe se montre simple : lorsque l'esprit travaille, il émet, lorsqu'ils parviennent à le mettre au repos, il reçoit. Cela ne fonctionne qu'entre humains et extraterrestres. En fait, les étrangers ne correspondent entre eux que de cette manière. Les distances n'existent plus, les radios ne servent à rien. Ils n'en possèdent même pas. La grande dame leur signifie qu'ils arriveront à utiliser ce procédé entre terriens s'ils apprennent à mieux canaliser leur volonté psychique. Dans l'immédiat, l'effort nécessaire pour faire le vide dans la tête représente la difficulté majeure.

En attendant, elle leur résume la situation, même si les deux humains perturbent parfois leur réception, par manque de maîtrise. Les visiteurs ne sont qu'une seule famille, isolée dans la région. Le père et la mère ont été envoyés là pour servir d'observateurs. Ils doivent estimer les moyens et le temps nécessaires au "nettoyage" de cet endroit : évaluation de la pollution,

repeuplement des forêts et des cours d'eau, conditions climatiques... Il s'agit donc d'un couple de scientifiques et leurs enfants, des éclaireurs en sorte.

Georges, profitant d'un répit, forme l'image de l'engin plat qui les avait survolés quelques mois auparavant. En fait, ils ont simplement vu passer une machine à détecter et limiter la radioactivité. Les extraterrestres, qui observaient la Terre depuis fort longtemps, connaissaient parfaitement les nuisances que les humains avaient créées : pollution, contamination, surpopulation, hécatombe écologique... Cela représentait les facteurs ayant motivé la décision de destruction totale des humains.

Sandrine demande alors qui a préconisé ce gigantesque massacre, et pourquoi eux ne les tuent pas tous les trois. L'étrangère répond que l'ordre est venu des "Fils de la loi de Un". Ils sont en fait les derniers survivants d'une civilisation très évoluée qui a habité la Terre en des temps vraiment anciens. Ils avaient dû s'expatrier après une guerre planétaire fratricide, d'une violence inimaginable. Elle leur apprend qu'ils ont toujours exercé un contrôle sur les hommes. Ils les ont protégés d'autres races d'extraterrestres plus dangereux. Tous les visiteurs venant sur terre n'avaient pu le faire qu'avec leur accord et sous certaines conditions. La principale résidait dans l'interdiction formelle de se montrer ou de changer le cours de l'évolution humaine.

Eux-mêmes n'étaient intervenus que très exceptionnellement.

Hélas, depuis le début du vingtième siècle des hommes, ces derniers s'étaient complètement détournés des lois universelles. Ils en arrivaient à représenter un danger même pour des systèmes solaires voisins. Pour permettre à la planète de survivre, il ne restait plus d'autre solution que de faire disparaître tous les hommes. Ça n'avait pas été facile, ni à décider, ni à mettre en pratique. La grande dame leur confirme qu'à sa connaissance l'opération a totalement réussi, sauf avec eux quatre.

Sandrine redemande pourquoi le couple n'a pas achevé la besogne. L'extraterrestre semble embarrassée pour répondre. D'abord, elle fait partie d'une race pacifique qui doit venir habiter la planète bleue à la place des humains. Leur longue évolution s'est avérée difficile, mais ils ont eu la chance de trouver la sagesse avant une destruction totale. Leur monde, très ancien, se voit condamner par le vieillissement de leur soleil, rendant leur planète presque inhabitable. Aussi les "Fils de la loi de Un" leur ont proposé de coloniser la terre. Ils doivent mettre en pratique toutes leurs connaissances pour rééquilibrer la vie sur terre et la remettre en harmonie. Ils n'entrent pas dans la catégorie des exterminateurs mais plutôt des bâtisseurs, dans le sens universel du mot. Seule la famille connaît maintenant la présence des humains. Les extraterrestres

font même le maximum pour sauver Jacqueline et son enfant. C'est une intervention tout à fait exceptionnelle. Ils ne doivent se mêler de la vie des rescapés sous aucun prétexte.

L'étrangère brouille volontairement la suite de sa pensée. Le couple a cependant compris : si les "Fils de la loi de Un" les découvrent, ils finiront la besogne sans hésitation. La femme d'outre espace précise qu'ils ne verront jamais son conjoint. Pour être sûr de ne pas les trahir, il préfère ne pas les rencontrer. Il ne mémorisera que le souvenir d'une intervention chirurgicale sur un animal en danger, ni plus, ni moins. On ne peut survivre au contact des "Fils de la loi de Un" que si on ne porte en soi ni mensonge, ni honte. D'ailleurs, dans la situation actuelle, les anciens hommes civilisés se confondraient facilement avec une tribu de primates.

Enfin, leur philosophie extraterrestre les pousse à croire que les trois ou quatre survivants ne doivent pas leur salut qu'au hasard. Sandrine songe alors à son ange gardien, avec qui elle a perdu le contact après les graves événements. Fallait-il voir une relation dans toutes ces choses incompréhensibles?

Le retour furtif du vaisseau met fin à leur conversation. Ils découvrent leur amie en pleine forme, assise sur un rocher avec un nouveau-né dans les bras, un "p'tit gars bien de chez nous" comme aurait dit Coluche. Leur invitée ne s'attarde pas plus. Elle leur adresse un dernier signe amical, puis monte dans la

Janhus

lumière intense. Mais ce que ne voient pas les humains,
c'est qu'elle pleure.

XVII

Comme tous les matins depuis un mois, Sandrine fait ses exercices. Elle s'adosse à la falaise, près des chiens pour se sentir en sécurité, et loin des braillements insupportables de Michel, le nouveau venu. Elle essaie d'établir le contact avec quelque chose qui pousse en elle depuis plus de deux mois. Georges a bien essayé de lui dire sa pensée : les entités, en règle générale, n'occupe le corps définitivement que très peu de temps avant la naissance. Elle a répondu qu'elle arriverait à "tomber dessus" un moment où elle serait là. L'homme, connaissant son caractère, a préféré la laisser agir à sa guise.

Il faut signaler que le pauvre malheureux a fort à faire. Jackie passe presque tout son temps à s'occuper de Michel. Sandrine se sent souvent barbouillée, ces dernières semaines. Donc, il doit assumer tout seul les corvées de la ferme, la recherche de la nourriture, abondante en cette saison estivale, et la fabrication de ce qui est utile. Les journées lui paraissent bien trop courtes, alors qu'elles se classent parmi les plus longues de l'année.

Sandrine se concentre intensément. Elle tente d'oublier le murmure du vent dans les branches, le brouhaha des animaux domestiques, les cigales qui chantent... Elle fait le vide dans son esprit et attend. Elle ne reçoit rien, comme chaque fois. Malgré son sentiment de mère en elle, Ça ne suffit pas pour communiquer. Elle persiste néanmoins.

Tout à coup elle sursaute. Une interférence vient troubler sa méditation. Elle ouvre brusquement les yeux et... rencontre ceux des deux enfants extraterrestres entrain de l'observer. Dès le contact visuel établi, ils manifestent une grande fébrilité. Le motif lui échappe, d'autant plus qu'elle ne les a pas revus depuis l'accouchement de Jacqueline. Elle préfère appeler Georges, qui accourt aussitôt.

- Tu as vu, ils sont revenus! s'exclame la future maman.

- Qu'est-ce qu'ils veulent? s'enquiert Georges en remarquant à son tour leur agitation.

- Justement, je ne sais pas, répond Sandrine.

Georges étudie leurs gestes désordonnés, qui restent sans signification. Finalement, il tente un contact télépathique. Il y parvient au bout de quelques minutes. Les enfants, dont le nom se révèle impossible à écrire pour un humain, sont venus les informer d'un événement très important pour eux : de petits poils poussent sur leur peau normalement imberbe. Depuis des générations, sur leur planète, leur race doit vivre

sous terre en raison des déficiences de la qualité de leur atmosphère. Beaucoup des leurs passent le plus clair de leur temps dans des vaisseaux intersidéraux. Les plus savants affirment que leur race possédait un système pileux, à l'origine. Il ne s'agissait que de probabilités et non pas d'un fait confirmé. Les deux gamins représentent donc la preuve vivante de cette théorie. Les lois de l'univers se retrouvent partout. Leur peau, maintenant à l'air libre, a besoin de se créer des protections. Les deux humains apprécient d'avoir été choisis comme témoins de cette démonstration extraordinaire qui, quelque part, rapproche les deux espèces.

Celui qui semble plus grand et dont le nom évoque un requiem de Mozart, affiche davantage de dispositions au bavardage que son congénère, fut-il mental. Sandrine, rentrée à son tour dans la conversation, en profite pour demander des nouvelles des parents. "Mozart", dans la naïveté de sa jeunesse, répond sans ménagement.

Le père se contrarie excessivement de la découverte des survivants humains. Il redoute le pire, tout en essayant de l'éviter. Il ne veut absolument pas conserver d'images mentales des "animaux" qui règnent sur ces lieux. Ça sera la meilleure des protections lorsqu'il sera en contact avec les Fils de la loi de Un. Quant à la mère, elle ne peut s'empêcher de se faire du souci pour ces humains qu'elle a aimés dès les premiers

instants. Quelques années auparavant, elle avait rencontré d'autres hommes dans une base américaine, située sous l'eau, au bord des côtes du Porto Rico. Tous lui avaient paru arrogants et dépourvus de sentiment. Ils avaient même eu l'audace de garder en otages quelques uns des leurs. Ils avaient exigé des renseignements scientifiques en contrepartie. A cause de cela, les extraterrestres pensaient que tous les humains ne valaient pas grand chose. La vérité ne se trouvait pas loin.

La mère, scientifique confirmée, ne peut croire un seul instant aux chances de survie des rescapés. Dans un milieu de nouveau naturel, où la faune reprend ses droits avec de plus en plus de force, un nombre aussi peu élevé d'individus ne peut statistiquement pas s'en sortir. Et elle ne parle pas des problèmes génétiques. Elle se rappelle des informations communiquées à sa formation : les Fils de la loi de Un avaient eu toutes les peines du monde à adapter les humains au milieu.

Le couple ne peut qu'accuser le coup. Au fond d'eux-mêmes, ils savent bien que leurs chances de s'en sortir sont infimes. Mais il n'a jamais été question de mourir sans réagir. Les cruels renseignements, que les enfants viennent de présenter sans ménagement, s'assument difficilement. Enfin, le sort décidera lui-même.

Janhus

Mozart et sa sœur vont rendre une visite au bébé, avant de s'éclipser. Les parents leur ont interdit de revoir les humains. Ils seraient contrariés de les savoir là. Le trio s'attriste en les saluant à leur départ.

XVIII

L'été bat son plein. Dès les premiers rayons de soleil, on sent la chaleur suffocante monter du sol. L'air devient irrespirable. Ils ont pourtant choisi ce moment pour leurs "vacances". L'enfant semble moins fragile et la future maman ne se trouve pas encore trop handicapée dans ses mouvements. Leur escapade ne devrait pas dépasser deux jours. Ils ont nourri le bétail et les chiens de garde à satiété. Ils devront revenir avant la fin de la journée prochaine. Depuis les grandes chaleurs, les animaux sauvages se font plus rares, comme si la température élevée crée chez eux une sorte de torpeur.

Dans la grotte, ils ont pris de l'avance sur la récolte des fruits et des baies. Cela les rend davantage végétariens, leurs organismes ont besoin de ça. L'intérieur abrite également tout un stock de vêtements de peaux pour tous, petits et grands. Avec le bronzage qui cuivre leur peau et les cheveux mal taillés, ils ressemblent à une tribu d'indiens.

Au départ, les deux chevaux ne servent qu'à porter quelques affaires, mais ils ont prévu qu'ils

pourront servir aux femmes fatiguées et au transport de ce qu'ils ramèneront de leur voyage. Prendre un bain dans la mer tiède, ils en rêvent depuis cet hiver. Seul Wolf les accompagne. Sammy et ses trois copains veillent sur le cheptel. L'absence d'humain les oblige à cette lourde responsabilité.

Tout le monde est si pressé de se plonger dans l'eau chaude et vivante de la mer qu'ils adoptent une marche rapide dès les premiers pas. Michel est ballotté comme un vulgaire sac de patates, coincé par un harnais rudimentaire dans le dos de son père.

Les animaux manifestent une certaine surprise d'être nourris si tôt et si abondamment. Les quatre gardiens ont gémi de déception en voyant le groupe s'ébranler. Et puis, la présence des chevaux donnait une sensation sécurisante. Ils se sentent abandonnés. Mais ils semblent avoir compris qu'ils ne doivent pas s'inquiéter.

Les trois humains jacassent comme des pies. L'aventure motive l'élocution. Tout le monde voudrait rappeler des souvenirs. Chacun parle des expériences vécues avant. La transpiration rend leur peau ruisselante de sueur. Ils se sentent bien et préfèrent ça aux rigueurs de l'hiver. La voûte plantaire des pieds s'est tellement épaissie que marcher sans chaussure ne leur pose plus aucun problème.

Michel s'ébahit. Il n'a jamais vu autant de soleil, lui qui partage son temps entre la sécurité de la grotte

et l'ombre des petits arbres du maquis. Tous ces oiseaux qui chantent, ces bêtes qui décampent à leur approche, représentent une découverte féerique. Il roule des yeux et de la tête à tout moment, tant et si bien que les adultes finissent par en rire.

Georges et Jacqueline constatent l'énorme différence qui les sépare de leur première ballade, l'année passée. La végétation a pratiquement recouvert tous les chemins carrossables, et les anciennes routes prennent l'aspect de chemin de ferme. Par contre, la population animale a fortement grandi : lièvres, sangliers, serpents,... Heureusement, dès la vision des chevaux, tout ce petit monde s'effraie et défile. Wolf galope dans tous les sens. Il ne sait plus après quoi courir. Epuisé, il finit par marcher au milieu des humains.

- On dirait l'exode, constate Sandrine en rigolant. Georges, avec ta barbe, tes cheveux longs et ton grand bâton, tu ressembles à Moïse.

- Et toi, tu sais à quoi tu ressembles? la taquine l'homme à son tour.

- Vas-y, dis voir! répond-elle amusée.

- A quelqu'un qui a avalé un ballon de football! précise-t-il.

La fille lève un morceau de bois de son bras et essaie de rattraper l'homme qui court devant comme un lapin.

- Eh, s'écrit Jacqueline, ne me laissez pas seule. Et attention à Michel, avec vos bêtises!

Ils atteignent bientôt l'étang. Ils décident d'y faire une petite halte. Humains et animaux se jettent dans l'eau avec délectation. Georges observe pour la première fois en réel des chevaux nager. C'est un spectacle fascinant de beauté.

Ils prennent encore quelques minutes pour se sécher un peu, avant de remettre les fines peaux qui servent d'habits d'été. L'homme s'est allongé au milieu des deux femmes, tous nus comme des vers. Quelque chose se met à grossir entre ses jambes, à la vision de ces deux dames superbes, sous leur regard amusé. Pour couper court, il s'exclame :

- Allez, faut pas tarder. On y va!

Hélas, les deux compagnes le prennent chacune par un bras et le retiennent.

- Pas si vite, peuchère! susurre Jacqueline en le tirant.

L'esprit du garçon réagit en quelques secondes. Ils n'ont jamais fait la chose à trois et respectent une espèce de pudeur. Il trouve que c'est bien comme ça et n'a pas envie que ça change. Malgré tout, la gente féminine semble prendre le dessus et... le rejette à l'eau.

Ils sont enfin prêts à repartir. Soudain, le sol commence à trembler et l'eau à bouillonner. Sous leur regard médusé, un vaisseau spatial sort de l'étang, puis s'envole très rapidement, les laissant pétrifiés sur place.

Ils ont reconnu immédiatement l'engin volant de la famille à "Mozart". Aussi, la surprise passée, ils ne s'inquiètent pas plus. Sandrine se met en position mentale d'écoute. Elle parvient de suite à établir la connexion par la pensée. La mère les salue au nom des siens. La terrienne profite de la liaison pour demander ce qu'ils faisaient sous l'eau. L'extraterrestre ne peut retenir un rire, puis s'explique :

- C'est tout simplement notre résidence. L'été, sous l'eau, il fait naturellement moins chaud. De plus, notre navire peut récupérer l'oxygène qui nous est nécessaire à partir de cet élément. Enfin les Fils de la loi de Un ne souhaitent pas qu'on puisse déceler notre présence. Certains de leurs vaisseaux exterminateurs circulent encore. Notre race peut s'assimiler aux humains, pour leur système de détection. D'autres nefs spécialisées dans la pollution et les radiations poursuivent leur mission. Sous les eaux de l'étang, c'est comme si nous n'étions pas là. Le seul inconvénient réside dans la disparition de tous les poissons à cet endroit, empoisonnés par les déchets rejetés par notre bâtiment. Lorsque les phases de préparation seront terminées, nous le repeuplerons. Voilà, j'ai fini. Bonne journée à tous les quatre.

- Vous aussi.

Cela fait drôle aux humains de pouvoir contacter des gens qui se retrouvent si loin en quelques secondes. Quelle impression de puissance, de haute technologie.

Jusqu'à présent, les engins se déplaçaient lentement. Mais là, quel spectacle que cette coupole renversée qui sort en ruisselant du fond des eaux pour s'envoler comme une plume vers l'espace juste après. Tout simplement phénoménal.

Nos amis retiennent deux conclusions de cette rencontre. En premier, ils se rendent compte du peu de cas que les extraterrestres font d'eux. Ils n'ont jamais parlé des dangers encourus en raison des allées et venues d'autres engins. Ensuite, l'énergie utilisée par le vaisseau semblerait particulièrement toxique, puisque tous les poissons ont disparu. Et eux, ils restent là à bailler aux corneilles, à l'endroit même du décollage. Ils reprennent très vite le chemin de la mer, conscients plus que jamais de leur insécurité.

Les pieds purent se tremper dans la grande bleue vers le milieu de l'après-midi. Ils profitèrent ensuite pendant deux bonnes heures de se prélasser dans les vagues tièdes. Ils avaient pris Michel avec eux et s'en servaient comme d'un ballon. Ils le projetaient en l'air pour le rattraper au vol. Et lui riait aux éclats. Le rôle de jouet de plage lui convenait parfaitement.

Pendant ce temps, les chevaux gambadaient le long de la plage, ils jouissaient de ce terrain sableux inhabituel à leurs sabots. Tantôt le chien faisait mine de les poursuivre, tantôt il se jetait dans la mer pour essayer de rejoindre ses maîtres. Hélas les vagues, un peu fortes, le rejetaient comme un vulgaire ballot.

Janhus

Tout ce beau monde se regroupa pour manger,
puis dormir sous le regard des étoiles.

XIX

Il est environ dix-huit heures lorsqu'ils aperçoivent enfin leur résidence. Ils ont vraiment apprécié cette petite coupure dans leur vie laborieuse. Ils regrettent simplement de ne ramener que très peu de sel, car l'état des marais salants ne permet pratiquement plus la récolte du précieux produit. Par contre, ils ont récupéré quelques crabes et des moules dans les premiers rochers qu'ils ont trouvé.

A l'approche de leur gîte, ils se sentent heureux et l'expriment bruyamment. Du coup, Michel, qui a somnolé tout le long du trajet, assommé par le grand air, se réveille. A quelques dizaines de mètres de l'enclos, un des chiens de garde les rejoint en boitillant. Son aspect stupéfie les humains. Une oreille pend, à moitié arrachée, des traces de morsures marquent son corps ensanglanté.

L'estomac noué, ils se précipitent à leur abri. Un spectacle de désolation indescriptible les y attend. Les quatre gardiens n'ont pu contenir les hordes sauvages. Ces bêtes féroces ont profité de l'absence des humains et des grands animaux intimidants que représentent

pour eux les chevaux. Après avoir égorgé trois des chiens, tandis que le quatrième parvenait à s'enfuir, ils avaient massacré joyeusement tout le bétail. La totalité du cheptel n'avait pu éviter ce carnage. Tous les cochons, les moutons et la volaille gisaient épars au sol, dans une mare de sang.

Les chiens domestiques ont vendu chèrement leur peau car les humains découvrent aussi cinq cadavres de chiens errants. La lutte a dû être terrible. Le trio se regarde avec stupéfaction. Ils n'auraient jamais pensé cela possible. Ces deux jours de détente ont provoqué une véritable catastrophe. Leur bonheur passager se paie au prix fort. Jacqueline essuie des larmes naissantes au coin de ses yeux.

Georges constate avec soulagement que les hordes n'ont pu pénétrer dans l'abri. Le reste des réserves est intact. L'accablement les gagne. Tant d'efforts réduits à néant. L'homme va devoir remettre en service les anciens pièges, s'ils veulent de la viande. En attendant, ils décident de débiter le maximum de dépouilles qu'ils pourront conserver dans le sel rapporté. Malpas fera un charnier de tout ce qu'ils sont sûrs de ne pas pouvoir consommer. Ils conserveront néanmoins les peaux pour fabriquer des habits et les plumes pour remplir les oreillers.

D'un seul coup, leur existence, qui semblait plus sécurisante, leur paraît beaucoup plus fragile. Les trois commencent à douter fortement de leur chance de

Janhus

survie, dans ces nouvelles conditions. La provençale les encourage de ces mots chaleureux :

- Vé, peuchère, ils ne nous auront pas encore!

XX

Ce matin, il a gelé pour la première fois, mais Georges s'en fiche complètement. Il a sombré dans un profond abattement physique et moral. Pourtant, il a fait ce qu'il a pu. Le piège a été remis en état, mais il ne donne plus le rendement qu'il avait auparavant. Trop de carnassiers rodent autour d'eux. Le gibier commence à se faire rare. En utilisant des boyaux, il a confectionné des cordes et fabriqué un arc. Des flèches maladroitement complètent la panoplie. Ainsi, il va donner la chasse aux animaux sauvages et supprimer quelques prédateurs trop encombrants. Du moins, il l'espère. Les femmes doutent hélas de sa réussite.

Celles-là, parlons-en! Madame Dolossi n'en a que pour Michel. Elle le cajole, le dorlote, l'amuse... C'est sa nouvelle passion, ça paraît normal. Heureusement, elle trouve un peu de temps pour nourrir la petite tribu et garde un ton joyeux. Madame Bonet, elle, supporte mal sa grossesse. Elle se plaint constamment de douleurs, de nausées et de vertiges. Elle appréhende terriblement son futur accouchement. Elle envisage l'avenir avec beaucoup de pessimisme. Pour couronner

le tout, elle hait son apparence physique actuelle. De ce fait, elle ne fait plus rien du tout et vit, sans aucun scrupule, aux crochets des deux autres. C'est tout juste si elle consent à surveiller Michel lorsque Jacqueline va épancher ses besoins naturels.

Côté sexe, c'est la dégringolade! Jacqueline se désintéresse complètement de Georges, Sandrine ne supporterait physiquement pas un ébat amoureux. En plus, dès que l'une lui adresse un sourire ou le gratifie d'un geste affectueux, l'autre lui fait inmanquablement des reproches lorsqu'elle se retrouve en tête à tête avec lui. Bien que les femmes s'échangent toujours des civilités, on ne retrouve plus cette complicité des premiers temps de cohabitation. Chacun s'est fait son monde et vit à sa façon. En réalité, les deux femmes souhaitent inconsciemment la disparition de l'autre, mais Sandrine plus que Jacqueline.

- C'est bien la peine d'en avoir deux pour faire moins qu'avec une! pense l'homme délaissé.

Sa seule consolation est en train de courir autour de lui en jappant joyeusement. Un petit bâtard de labrador aux poils beiges foncés représente son soutien moral. Agé de quelques mois seulement, il a vu sa mère périr, égorgée par des chiens-loups. Il n'a dû son salut qu'à l'intervention musclée et brutale de l'humain. Maintenant, ils ne se séparent plus.

Bravant le léger givre, Georges s'équipe de son arc, d'un couteau et d'un carquois plein de flèches. Il a

pris sa décision. Il ne reviendra pas avant d'avoir tué au moins trois habitants indésirables de la forêt. Ce genre d'action étalée sur plusieurs jours devrait permettre au gibier de mieux se reproduire. Cela permettrait de satisfaire pleinement les besoins de la tribu. La petite colonie devra peut-être chercher un lieu plus hospitalier, pour une période transitoire d'attente. D'un pas décidé, il s'enfonce sur la trace des sangliers et commence à remonter le vallon. Moïse, son petit protégé, trotte derrière lui, intrigué.

Dès qu'il fait meilleur, les femmes se décident à sortir de leur abri, escortées par Wolf et Snoopy, le seul rescapé de la meute de garde. Il boite toujours et affiche, depuis le massacre, un comportement particulièrement peureux. Les deux sentinelles passent les nuits avec les deux chevaux, dans l'enclos. A la moindre alerte, ils grognent jusqu'à l'arrivée de Georges, qui s'arme d'un grand bâton ou de l'arc. Depuis les événements, ce dernier n'hésite pas à intervenir en pleine nuit pour protéger les animaux domestiques. Ça n'arrange pas sa condition physique.

A peine dehors, Jacqueline s'occupe de nourrir l'enfant et les animaux. Les deux mois qui ont précédé, avec Malpas, elle a fait de grandes provisions de fruits durables, tels les amandes et les noix. Elle a aussi aménagé un petit potager, mais les plants de tomates ne résisteront pas au gel.

Sandrine, elle, va s'asseoir au soleil, contre la falaise. Des gémissements répétés indiquent à sa compagne qu'elle souffre encore. Cela signifie qu'elle ne participera à aucune tâche de cette journée-là aussi. Jacqueline fait comme si de rien n'était, blasée. Elle poursuit ses occupations, notamment le traitement d'un cuir. Il servira à la fabrication d'un habit plus grand pour l'enfant.

Georges se satisfait de ses entraînements d'archer. Il vient d'abattre, d'une seule flèche en plein dans un œil, un magnifique doberman. C'est dommage pour l'animal, mais c'est un concurrent de moins à la course pour la nourriture. En fait, cet exploit relève plus d'un extraordinaire coup de chance que de la dextérité.

Enhardi par sa réussite, il reprend sa route d'un pas rapide. Une sécurité absolue règne en lui. Son compagnon, intrigué par le décès, n'en a pas perdu sa gaieté et le talonne en remuant la queue. Vers midi, il trouve un bosquet d'arbousiers et s'offre une ventrée de ces fruits dépuratifs. Le chien fait tellement confiance à son maître qu'il en avale une grande quantité. Après une courte pose, la traque reprend. Des grognements proches annoncent la présence d'autres prédateurs féroces. Toujours sûr de lui, Georges se dirige vaillamment vers le danger. Une désagréable surprise l'attend.

Une meute de loup lui fait face, descendue des Alpes avec l'arrivée de l'hiver. Tous marquent un arrêt

et l'observent avec méfiance. Georges s'arme de l'arc. Il saisit rapidement une flèche. Il faut qu'il en abatte le maximum avant qu'ils ne soient trop près. Peut-être la blessure d'un des leurs les dissuadera d'attaquer l'humain. De toute façon, il se trouve sur leur territoire et la fuite n'est pas possible.

Sa première volée vient se ficher dans l'arrière-train d'une femelle. Elle s'affaisse aussitôt avec un hurlement. Le reste de la bande s'enfuit dans tous les sens, sauf le chef du groupe. Il prend son élan et vient sauter à la gorge de l'homme. D'un bras, Georges tente de se protéger. De la main libre, il essaie de saisir son couteau, pendu à la ceinture. Malgré l'épaisseur de la peau de la veste, il sent la puissance de cette mâchoire et les crocs se planter dans sa chair. Ne pouvant l'atteindre ailleurs, il plante son arme dans le ventre de l'animal et remonte vers la poitrine. Le loup ne lâche pas prise pour autant et tente de l'égorger. Le bras droit de l'homme est en charpie. Il perd presque autant de sang que la bête. Une artère a pu être touchée.

Finalement, Georges réussit à lui trancher la gorge. L'animal s'effondre comme un vulgaire sac de patates. Ces congénères, qui observaient la scène de plus loin, préfèrent se retirer. La femelle, le train arrière bloqué, le regarde en gémissant. Georges essaie de contenir le saignement de son membre et souffle à la louve :

- Désolé, ma belle, je ne peux rien pour toi. Je n'ai plus la force de t'achever, ni la hardiesse de te soigner. Je crains que tes copains ne se chargent de la sale besogne.

Le chiot, qui s'était caché pendant la lutte, le rejoint en jappant comme pour l'encourager. L'homme ne s'attarde pas. Il récupère son armement et prend le chemin du retour. Son bras le fait atrocement souffrir. L'évanouissement le guette à chaque pas. Il ne décidera de s'arrêter pour se soigner vraiment que lorsqu'il aura acquis une conviction : les loups ne l'ont pas suivi. Il lui faudra plusieurs heures de marche pénibles pour revenir à son doux foyer. Contrairement à ce qu'il pensait au départ, aucune artère n'est touchée, sans quoi cette longue marche aurait été fatale.

Plus son domicile se rapproche, plus il sent ses forces l'abandonner. Au fur et à mesure de ses pas, il doit compenser la baisse de son potentiel physique par sa volonté tenace. S'il arrive à rentrer, les femmes pourront s'occuper de lui et le panser. Il ne sait même pas comment il pourra désinfecter une telle blessure.

A un kilomètre de la grotte, il s'effondre lamentablement. Il passe plus d'un quart d'heure inconscient, gisant au sol. Les lapements de Moïse sur le visage le tire de sa torpeur. Il reste encore quelques minutes par terre, pour récupérer l'énergie et la motivation nécessaires à se remettre debout. Son bras le lance affreusement, ses tempes bourdonnent. Son

cœur bat plus vite, le cerveau a dû enregistrer le manque de sang. Tout naturellement, la pompe accélère la cadence pour maintenir une irrigation normale des cellules.

Une humilité terrible a remplacé sa fierté du matin. Il n'a pas plus d'une chance sur trois de survivre à ses blessures, et il le sait. A présent, il avance en titubant vers les siens. Il doit garder confiance. Moïse gémit doucement en le suivant. On dirait qu'il comprend la situation. Le soleil s'est couché derrière les collines, la clarté baisse à vue d'œil. Le froid s'intensifie en même temps, la température passe en dessous de zéro. Dans son trouble, Georges reconnaît enfin une piste familière. Sa concentration se relâche et... il s'effondre une nouvelle fois.

Lorsqu'il ouvre les yeux, son regard tombe sur deux pieds emmitouflés dans des peux de lapin retournées. Il a du mal à distinguer les traits de la femme qui le dévore du regard. A la voix qu'il entend, il reconnaît Jacqueline. Moïse a eu l'intelligence d'aller la chercher. Celle-ci l'aide à se relever et le ramène à la cavité, où un bon feu l'attend. Pour l'instant, il est sauvé. Mais pour combien de temps? Les trois humains adultes n'ont jamais autant souhaité revoir leurs amis de l'espace.

Cette dure épreuve aura servi à convaincre Malpas que la bible ne peut être vraie. Il est impossible à un couple seul de survivre dans la nature, milieu

hostile à l'homme par excellence. Même si Adam et Eve ont pu exister, dans quelles conditions vivaient-ils? Dans sa réflexion, le garçon sourit de l'absurde. Le couple célèbre fut peut-être le premier, mais eux, ils seront sûrement les derniers.

Jacqueline, sur de judicieux conseils de Sandrine, parviendra à éviter l'infection des graves blessures. Elle utilisera des linges propres trempés dans l'eau bouillante pour aseptiser. Puis un mélange de feuilles et d'argile servira de pansement. Pendant un certain temps, mademoiselle Bonet devra travailler contre son gré et son état, tandis que mademoiselle Dolossi aura à charge une partie des tâches de l'homme. En faisant un effort de solidarité, ils atteindront le milieu de l'hiver sans rencontrer de problèmes majeurs. Ils devront se contenter de repas végétariens. Les extraterrestres ne se manifesteront pas, à se demander s'ils sont toujours là.

XXI

Jacqueline, après avoir préparé le repas du midi à base de jambon de sanglier, convie les trois autres à le partager. Lorsqu'ils sont tous assis par terre, en rond autour du plat de liège qui contient la nourriture, elle les dévisage un à un. Une certaine sérénité semble les habiter à nouveau.

Georges a pratiquement retrouvé l'usage de son bras et affiche enfin une certaine puissance physique. C'est nécessaire avec l'hiver qui bat son plein et ses nouvelles activités. Tout d'abord, il a pris un cheval et galopé jusqu'à la mer. Là, il a remis en état une petite partie des salins et en a profité pour rapporter suffisamment de sel pour la conservation de la viande. Le jambon qu'ils avalent est du nombre. Ainsi, ils s'épargnent les vicissitudes des caprices du rendement des pièges à gibier.

Après cela, plutôt que de recommencer une lutte inégale, il a construit d'autres pièges d'un genre nouveau. Ils ne sont pas destinés à la quête de moyens de subsistance, mais plutôt à l'extermination des carnassiers. Il a fabriqué de grands panneaux couverts

de lames de bois tranchantes et pointues. Ensuite, à l'aide de cordes tirées de boyaux, il a positionné ces dispositifs presque à la verticale. Le système repose sur des principes simples. Un morceau de viande pend au-dessus du sol, trop haut pour les sangliers mais assez bas pour être atteint par des chiens, loups, renards et autres prédateurs du genre. Lorsque l'animal tire sur la viande, il détache la corde et le panneau mortel lui tombe dessus.

Les essais en simulation ont été réalisés avec les chiens et Michel pour témoin. Tous devraient savoir où se trouve le danger afin de l'éviter. Ces pièges semblent payants, une quantité impressionnante d'animaux a succombé de la sorte. Parmi eux se trouvaient des chats. Ensuite Georges a porté les cadavres loin du campement, et les charognards se sont chargés du reste. L'homme s'est contenté de prélever un morceau pour remettre les traquenards en service.

Déjà, le nombre de victime baisse. Soit les prédateurs se font plus rares, soit ils deviennent davantage méfiants. Dans les deux cas, les humains gagnent une sécurité accrue.

Michel, lui, découvre la maîtrise du langage et de la course à pied. Par rapport aux enfants du monde moderne, il est plus précoce. Cela prêche à penser que la physiologie s'adapte rapidement aux conditions de vie. Il affiche toujours une joie de vivre et son caractère semble assez égal. Il est le plaisir de ses trois parents.

Jacqueline l'entraîne souvent dans de grandes parties de rire, tous lui témoignent beaucoup d'affection. Il commence à utiliser du bois et des pierres pour s'inventer des jeux.

Sandrine touche à la fin de sa maternité. On dirait que l'enfant qu'elle porte lui a enfin donné confiance et le calme qui lui faisaient défaut au début. Elle se plaint beaucoup moins alors que son état l'handicape de plus en plus. Les autres redécouvrent qu'elle peut aussi se montrer très agréable. Même Wolf semble maintenant lui porter un peu d'affection.

Cette accalmie durable leur permet de tonifier leur moral. L'obligation de solidarité, après la blessure de Georges, les a réunis, leur amitié s'est ressoudée. Cela profite à Michel, qui semble plus confiant envers tous les grands.

Ils ont eu droit à quelques gelées, toujours nocturnes. Quelques flocons de neige emportés par le vent ont ravi le gamin. Aucun blanc manteau n'est hélas resté. C'est un hiver sommes toutes assez doux. Ils retrouvent le bonheur, après des moments tragiques. Il faut vivre comme les chiens : pas de passé, et surtout pas d'avenir.

Georges se lève et se dirige vers la sortie de la grotte. Il passe la tête au dehors et constate. Les petites brumes du matin, poussées par un vent léger, ont laissé la place à un soleil magnifique. Il fait presque plus chaud dehors que dedans. En plus, un bol d'air est

toujours le bienvenu quand on vit enfermé. Les feux, dans la caverne, sont alimentés avec un bois bien sec. Malgré une cheminée naturelle qui participe à une bonne aération, ils laissent toujours quelques relents de fumée dans la salle d'entrée commune. D'ailleurs lorsque les humains profitent de rapports sexuels, ils se découvrent des odeurs et des goûts de viande fumée. Vivement l'été et la chaleur! Georges se tourne vers les femmes :

- Si vous le permettez, je vais nettoyer les pièges à intrus. Et, puisqu'il fait beau, je vais prendre Michel avec moi. Ainsi il prendra l'air. Ça vous donnera aussi des vacances.

- O K pour moi, répond Sandrine.

- Vé, peuchère, ça me va aussi, confirme Jackie.

Dès qu'il est dehors, Georges se redresse et place l'enfant sur ses épaules. Moïse accourt aussitôt pour les accompagner. Wolf hésite. Il observe l'entrée de la grotte pour voir si une des femmes sort. Finalement, il va s'asseoir dans l'enclos des chevaux. Tout en marchant, l'homme s'attache à faire rire le gamin. Soit il le chatouille, soit il fait mine de lui faire perdre l'équilibre du haut de son perchoir.

Les deux premiers pièges visités ne retiennent pas de victimes. De loin, Malpas remarque que le troisième a servi. Plus il s'en approche, plus il entend un bruit bizarre. Sa main serre instinctivement le long bâton qui ne le quitte plus. Lorsqu'il arrive sur les lieux,

un profond dégoût lui monte à la gorge. Sous les lames de bois acérées, il distingue sans hésitation une forme qu'il connaît bien. Il n'aurait pu imaginer pareille horreur. Un enfant extraterrestre gît dessous, dans une mare de sang. Son frère est agenouillé à quelques mètres, consterné.

Georges pose Michel au sol, puis s'empresse de dégager la victime en relevant le piège. Il s'accroupit près du corps et tente de trouver un point de pulsation circulatoire. Ses doigts découvrent des muscles et des os comme chez les humains, mais rien d'autre. Il se souvient de l'origine terrestre de ces individus. Leur apparence se justifie certainement par de longs voyages spatiaux, qui ont modifié leur physiologie au fil du temps. Le sang coule rouge dans leurs veines, comme chez les humains. Ne trouvant pas de pouls, Georges approche son oreille du nez presque inexistant de l'enfant. Son décès ne fait pas de doute.

Alors l'homme se tourne vers l'autre jeune qui continue à émettre le son bizarre qu'il entendait en venant. Il doit s'agir de leur façon de pleurer. Malpas met ses index sur les tempes pour expliquer qu'il faut prévenir immédiatement les parents. Le petit extraterrestre comprend. Il sèche ses pleurs et établit presque immédiatement le contact. Les secours ne devraient pas tarder.

En attendant, Georges s'assoit au sol. Il passe le bras droit autour de celui dont le nom évoque une

mélodie de Mozart. Il place le gauche autour de Michel qui se demande pourquoi l'enfant gris dort à cette heure et baigne dans le même liquide que les animaux égorgés. Puis l'homme essaie de se décontracter pour "entendre" le garçon de l'espace. Il y réussit.

Les deux frère et sœur venaient tout simplement voir si les humains étaient toujours vivants. En route, une forte curiosité les avait poussés à étudier le piège. En tirant sur le morceau de viande suspendue, ils avaient déclenché le fonctionnement. Mozart avait eu le temps de se jeter de côté. Sa sœur, elle, ne regardait pas vraiment faire son frère. Elle avait été prise par surprise.

Le vaisseau arrive déjà, mais il semble qu'il lui ait fallu un temps interminable. Il vient stationner à la verticale du corps. Dès que la lumière intense se concentre dessus, il s'élève doucement jusqu'à l'intérieur. La clarté s'éteint. L'engin ne bouge pas d'un centimètre. Malpas repense aux radiations dangereuses émises par le véhicule intergalactique. Il prend les enfants et tous reculent d'une vingtaine de mètres.

Une longue attente commence. Après quelques minutes, Jacqueline et Sandrine les rejoignent. Les chiens ont aboyé au passage du vaisseau, attirant leur curiosité. De loin, elles ont vu la forte lumière, ce qui les a incitées à se déplacer. Par quelques mots brefs, Georges les met au courant. Puis un silence pesant s'installe. Même les moineaux ne chantent plus. Malgré

leurs efforts communs pour établir un contact télépathique avec les occupants de la nef, rien ne se passe. Les terriens finissent par conclure que les étrangers sont trop absorbés par leur intervention. A moins qu'ils ne sachent bloquer leur transmission.

Le grand rond lumineux revient enfin. La mère descend au sol puis vient à la rencontre du groupe. Des larmes perlent derrière les protections oculaires que les extraterrestres portent tous. Elle remarque les mêmes manifestations chez les humains adultes. De son gazouillis, elle réconforte son enfant. Après l'avoir embrassé, elle le place dans le cylindre de lumière pour qu'il regagne le vaisseau. Puis elle revient vers les hommes. La clarté s'éteint à nouveau. A leur grande surprise, le vaisseau s'en va.

L'extraterrestre, par signe, les invite à rejoindre la grotte. Lorsqu'ils se retrouvent tous assis autour du feu, la dame rétablit le contact mental. Les trois adultes perçoivent ses pensées en même temps. Ils se sont bien sûr préparés auparavant.

- Tout d'abord, je voudrais te remercier, Georges, pour ton intervention, même si c'est ta machine qui a provoqué cet accident, commente-t-elle.

Elle poursuit en avançant leurs pensées :

- Je ne sais pas encore si ma fille survivra. Nous ne connaissons pas la durée du temps pendant lequel son cerveau est resté sans irrigation. Notre système médical utilise la régénération naturelle des cellules

pour réparer les tissus atteints. Mais celles nerveuses ne réagissent pas à ce procédé. Son cœur bat à présent, et elle respire grâce à un appareillage. Ma moitié met tout son amour et ses connaissances à essayer de la sauver.

La tristesse que vous manifestez me console un peu dans mon chagrin. Ceux de votre race n'étaient pas tous capables de sentiments pareils à l'égard d'étrangers. Nous n'avons pas de haine contre vous. Nous comprenons parfaitement la difficulté de survivre dans un environnement aussi sauvage. Nous sommes presque surpris de vous trouver encore en vie. Hélas, ce n'est pas tout.

Les trois terriens se regardent puis fixent à nouveau la dame extraterrestre. Malgré son malheur, elle dégage une sérénité, une chaleur qui les touchent au plus profond de leur cœur.

- Je dois vous annoncer de graves nouvelles, poursuit la femme du cosmos. Les premiers colons vont arriver dès le prochain lever du jour. Leur mission consiste à rendre végétariens tous les animaux qui peuvent l'être, et à détruire les autres. Ils vont utiliser des moyens encore plus puissants que ceux qui ont détruit votre espèce.

- Alors, nous sommes fichus, pensent ensemble les trois.

- Et vous ne savez pas tout, continue l'étrangère. La mort de vos semblables n'était pas comme vous le croyez. Dans chaque être vivant existe une part de

lumière qui reste après la mort physique. Chaque entité est tributaire de son évolution universelle. Ainsi, celle des végétaux se distingue de celle des animaux et de celle des humains, mais des évolutions sont possibles. Les petits vaisseaux d'extermination ne supprimeraient pas que les corps physiques. Ils tuaient aussi les entités, avec des faisceaux spéciaux. Néanmoins, celles qui bénéficiaient d'une certaine harmonie ont pu survivre.

- Et nous là-dedans? demande Sandrine anxieuse.

- Vous devez disparaître avant vingt-quatre heures. Il vous sera impossible de vivre au milieu des colons.

A la façon calme dont elle a émis ça, Georges comprend qu'il doit y avoir une solution, qu'il s'empresse de connaître.

- Avons-nous fait tous ces efforts pour rien ou, au contraire, avons-nous une issue de secours?

- Ma moitié a pu négocier avec les Fils de la loi de Un. Il a pris le risque de les informer de votre survie. En fait, vous n'êtes pas les seuls sur la Terre, même si vous ne restez que très peu. Un conseil extraordinaire s'est réuni et a pris une décision.

D'après les lois universelles de probabilité, ceux qui existent encore doivent leur survie à des circonstances exceptionnelles. Ça laisse supposer qu'il s'agit d'humains "en harmonie". Ce point sera vérifié sur nos vaisseaux, après quoi nous avons ordre de détruire vos corps.

- Té, avec tous vos boniments, dites simplement que vous allez nous exécuter, s'exaspère Jacqueline. C'est pas plus simple!

- On peut le voir comme ça, répond l'extraterrestre en souriant, mais laissez-moi continuer. Ensuite, vous allez vous réincarner parmi notre race.

- Hé bin, interjecte encore la provençale, faut être drôlement confiant en votre charabia

- Bien sûr, explique la femme de l'espace. Il faut "me" faire confiance. Et ce n'est pas fini. Vous allez bénéficier d'un traitement de faveur. En principe, lorsqu'on renaît, on ne se rappelle pas de ses autres vies. Ça serait trop compliqué et la règle tient indépendamment de l'univers où l'on va.

Les Fils de la loi de Un veulent faire un exemple : vous allez revivre en vous souvenant de votre dernière existence de terriens. Cela devrait permettre à la nouvelle civilisation de s'implanter plus facilement grâce à vos connaissances locales. Surtout vous saurez ce qu'il faut faire pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs que celles commises par les humains. Vous représenterez des "conseillers de vie".

Un long silence meublé de réflexions suit la dernière transmission mentale. Ça paraît tellement incroyable que personne ne sait quoi penser. Sandrine exige finalement quelques explications supplémentaires.

- Quand allons-nous passer le test?

Janhus

- Dès que je contacte le vaisseau pour qu'il revienne.

- Et quand doit-on mourir?

- Au plus tard avant demain matin.

- C'est gai... Et l'enfant que je porte? Et Michel?

- S'ils réussissent, ils se réincarneront parmi nous.

Mais ils n'auront pas de souvenirs, comme vous. Leur expérience ne suffit pas pour cela.

N'est-ce pas un piège pour supprimer les derniers humains sans qu'ils se rebellent? Mais se rebeller contre quoi? Ils ne possèdent pas d'arme, aucun moyen de pression sur les extraterrestres. Et puis, pourquoi la dame de l'espace serait-elle venue leur expliquer tout cela, seule et sans moyen de défense. Ce doit être ça, la foi. Comment trouver une autre alternative? Alors...

XXII

Le soleil va bientôt se lever. Sandrine a accouché dans l'après-midi, suite à toutes ces émotions fortes. Elle a bénéficié de l'assistance extraterrestre. Comme pour Jacqueline, les séquelles de la grossesse ont pratiquement disparues. Après cet heureux événement, elle a retrouvé la grotte et ses amis.

A quelle soirée! Ils ont mangé sans compter, ils ont ri comme jamais. Pensez donc, leur dernière nuit d'humain. Il ne manquait que des boissons alcoolisées pour sublimer leur gaieté.

Georges a passé un long moment dans la chambre avec Jacqueline, puis un long moment mais plus câlin que sexuel avec Sandrine. On peut même dire qu'ils n'ont pas dormi du tout. En fait, ils fêtaient la naissance de Jordan, le petit dernier, et surtout la réussite à tous au test d'harmonie.

Ça leur faisait quand même drôle de se dire qu'ils allaient mourir. Dans quelques temps, ils reviendraient, tout gris, avec des oreilles et un nez presque inexistantes. Ils posséderaient des yeux clairs presque sans pupille, comme ceux que leur a montré la dame du

cosmos dans la grotte, après avoir retiré ses protections solaires. Peut-être feraient-ils partie de la nouvelle génération un peu poilue?

Le vaisseau vient se placer au-dessus de l'entrée de la caverne. La forte clarté avertit les occupants de son arrivée. La femme extraterrestre vient les retrouver, puis tous montent dans l'engin en empruntant la colonne de lumière. Jacqueline porte Michel, tandis que Sandrine chouchoute son petit Jordan. Tous observent l'intérieur avec attention. Une fois l'ascenseur resplendissant éteint, il règne une semi-obscurité dans la salle où ils se trouvent. A leur grande surprise, ils ne voient pas d'appareils compliqués ou biscornus. L'intérieur affiche une sobriété exemplaire. Le maître des lieux, qu'ils ne connaissaient pas, vient les saluer mentalement en arborant un sourire de bienvenue et d'encouragement. Il ressemble à sa conjointe, mais avec des traits un peu moins fins et une taille légèrement supérieure. L'accidentée l'accompagne, un peu vacillante, cependant en bonne santé apparente. Ça les soulage tous.

L'extraterrestre les invite à s'allonger côte à côte sur un grand plateau à l'aspect métallique. En se positionnant, les humains s'étonnent de ne pas percevoir la plaque, au-dessous d'eux. Ils semblent flotter en l'air. La grande dame leur confirme qu'ils ne ressentiront aucune douleur, juste une torpeur progressive inhabituelle.

Janhus

Les humains adultes se regardent une dernière fois, la larme à l'œil et le cœur à cent quatre-vingt pulsations. Georges appelle la dame. Elle vient se placer en face de lui, suivie de son masculin.

- Si c'est possible, demande l'homme mentalement et vocalement, j'aimerais renâître par toi, être ton prochain enfant.

Avant qu'elle n'ait répondu, les deux femmes expriment le même souhait, avec la même ferveur. La réponse mentale ne vient pas de suite, brouillée par l'émotion. C'est finalement monsieur qui répond, d'une sensation joyeuse :

- Eh bien, nous sommes bons pour cinq œufs!

Les mains se serrent, de chaudes larmes coulent sous les paupières. Puis les extraterrestres se retirent. Une grande lumière verte tombe sur les cinq corps humains.

FIN

31 Décembre

1999

Janhus



BIOGRAPHIE

Né en 1955, à Montauban, dans le Tarn et Garonne, Christian Agullana rentre aux PTT assez jeune, après quelques métiers courts mais difficiles. Déjà, au collège, il commençait à écrire de petites histoires, et des poésies. Sportif et musicien, il perfectionne ses connaissances musicales et s'initie à la confection de textes de chansons. Il tente une carrière musicale très vite contrariée par la vie familiale. Il devient informaticien de maintenance et peut sacrifier au plaisir de l'écriture, ayant parfaitement maîtrisé la technique de frappe. Après Paris et Draguignan, il vit actuellement à Llauro, où il peut apprécier tous les charmes des Aspres et du Roussillon. Le plaisir de la littérature n'est pour lui qu'une passion d'évasion. Mais lorsque l'inspiration le prend, il peut passer des mois à la rédaction d'une nouvelle histoire. Il ne souhaite surtout pas devenir un nouvel Hugo ou Balzac mais ses courtes histoires permettent au lecteur de s'embarquer dans un monde passionnant, quelqu'en soit le sujet.

BIBLIOGRAPHIE

Agu, pour les intimes, est l'auteur d'une cinquantaine de textes de chansons, de quelques poésies un peu anarchistes non publiées. Actuellement, il est le père de 6 œuvres complètes :

3 minis romans : L'histoire de Yhawah : conte moderne et familial.

Janhus : récit de science fiction.

Wait and Shed, roman policier particulier.

1 roman fleuve : Les rescapés de l'enfer : roman d'aventure et de science fiction.

2 nouvelles : Edgar : un macho pour qui la vie va basculer

Elle : Une bien étrange histoire.

Son site : <http://christianagullana.monsite-orange.fr>